DE L'ÉRUDITION

EN GÉNÉRAL,

ET

DE L'ÉRUDITION MÉDICALE

EN PARTICULIER,

CONSIDÉRÉES COMME COMPLÉMENTS

A L'ÉTUDE ET A LA PRATIQUE DE LA MÉDECINE.

N. ~~56.~~ 5.

THÈSE

que soutiendra publiquement à la Faculté de Médecine de Montpellier,
le 7 Avril 1841,

RIBEIRO (MANUEL-FELICIANO),

DE BAHIA (BRÉSIL),

POUR OBTENIR LE GRADE DE DOCTEUR EN MÉDECINE.

Vetus melius est. Le vieux est le meilleur.
(St LUC, évangéliste et, dit-on, médecin et peintre, à la fin du 3me chapitre de son Evangile.)

Un homme qui ne lit point ne voit dans le monde que lui-même : comme il n'a aucune idée de ce qui est hors de lui, il regarde toutes ses réflexions comme de la dernière importance. C'est un homme qui, semblable à ces animaux qui s'enflent et crèvent enfin dans le vide d'un récipient, connaît bientôt le néant de ses chimères, dès que quelque hasard lui fait sentir son insuffisance.
Ce n'est que l'érudition qui nous fait sortir du cercle étroit où un pareil esprit se trouve borné.
(ZIMMERMANN, *De l'expérience*, traduct de L.-E. de Villebrune, t. 1er, p. 76. Montpellier 1796, in-12.)

Multarum rerum peritum medicum esse expedit.
(HIPPOCRATES, *De articulis*, § 9, éd. Vander-Linden. Napoli 1757, in-4°.)

MONTPELLIER,

J. MARTEL AÎNÉ, imprimeur de la Faculté de Médecine,
rue de la Préfecture, 10.

1841

Si par l'étude le médecin doit se faire cosmopolite, par l'étude il doit aussi se faire contemporain de tous les âges. Là il prend connaissance de mille faits qui, sans cela, lui seraient à jamais inconnus, et ce voyage dans le temps ne lui sert pas moins que lui servirait un voyage à travers les continents et les mers.

Voilà pour les faits; voici pour la doctrine. L'homme qui réfléchit sur lui-même et sur sa conduite passée trouve un grand enseignement pour sa conduite future, et dans ce qu'il a fait de bien, et dans ce qu'il a fait de mal. De même la médecine ne peut revenir sur son passé, sans y recueillir des leçons pour son avenir. Celui qui explorera *avec des lumières suffisantes* l'histoire des théories et de la pratique de nos prédécesseurs, rencontrera des sources fécondes de savoir. L'étude de l'antiquité ne doit être abordée qu'avec des connaissances telles qu'on en profite. Là, l'ordre logique est de commencer, non par ce qu'il y a de plus vieux, mais par ce qu'il y a de plus récent. Quand on s'est pénétré de la science contemporaine, alors il est temps de se tourner vers la science du passé : rien ne fortifie plus le jugement que cette comparaison. L'impartialité de l'esprit s'y développe; l'incertitude des systèmes s'y manifeste; l'autorité des faits s'y confirme, et l'on découvre dans l'ensemble un enchaînement philosophique qui est en soi une leçon. En d'autres termes, on apprendra à connaître, à comprendre, à juger.

E. Littré, *Traduction des OEuvres d'Hippocrate*, tom. I[er], pag. 477. Paris 1839, in-8°.

A MONSIEUR

CHARLES NODIER.

« Vous aviez des plaisirs et vous m'y avez associé ;
» J'avais des chagrins et vous y avez compati ;
» J'ai eu des torts et vous les avez oubliés. »

(Les Proscrits.)

Amicus fidelis protectio fortis : qui autem invenit illum invenit thesaurum.

(Ecclesiast., cap. 6, v. 14.)

Tu, magnanimo *Carlo*, il qual ritogli
Al furor di Fortuna, e guidi in porto
Me peregrino errante e fra gli scogli,
E fra l'onde agitato e quasi assorto,
Queste mie carte in lieta fronte accogli,
Che quasi in voto a te sacrate io porto.
Forse un di fia chi la pressaga penna
Osi scriver di te quel ch' or n' accenna.

(*La Gerusalemme liberata*, *cap.* 1, *v.* 4.)

M.-F. Ribeiro.

AO MEU BOM E CARO

PAE E SENHOR.

A' MINHA QUERIDA E BOA MAE E SENHORA.

A minhas amadas IRMANS, a meus prezados PARENTES,
e a meus saudosos AMIGOS.

Ao Illmo S^{or} D^{or}

JOSÉ-NUNES-BARBOSA DE MADUREIRA-CABRAL.

AL CARISSIMO MIO PROFESSORE E QUASI PADRE

B. PANIZZA (DI PAVIA),

ET A MON EXCELLENT MAÎTRE

M. LE PROFESSEUR J. CLOQUET (DE PARIS).

AUX DIGNES ET SAVANTS

MM. LORDAT ET BOUISSON,

Professeurs à la Faculté de Montpellier.

A MONSIEUR J.-B. LAURENS.

VÉNÉRATION. RECONNAISSANCE. AMITIÉ.

M.-F. RIBEIRO.

A MEMORIA

sempre dolorosa

DE

MEU BON TIO DOMINGOS.

Sem elle, eu naô teria vindo á Europa apprender a estudar e conhecer de perto, o qu' n'esta famosa parte do Mundo é admiravel e util, ou horrivel e pernicioso.

Sem elle, eu naô teriá aqui vindo convencer-me de quanto é deploravel a miseria dos homens, de quaô fragil e inconsequente é o espirito humano, e de quanto, enfin, sò em Deus devemos ter, todos, solida e inabalavel confiança.

Sem elle, naô me fôra dado escrever esta these que, espero, possa contribuir, com o meu trabalho, a dar-me na nossa cara patria os meios de subsistencia et de consideraçao necessarios para ser util aos meus e à minha gente.

Nelle pois reflua, pois d'elle nos vein, a fraca honra, ou gloria que a mim e à minha boa Familia possa por ventura redundar d'este longo e penoso doutorado; e se la no seio da Eternidade, onde, à Face do

Omnipotente, eu, de todo o meu coraçao, o desejo venturoso,

Memoria d'esta vida se consente,

possa elle lembrar-se d'un sobrinho grato e reconhecido que bendirá para sempre a sua memoria, e que ha de en todo o tempo, e en qualquer caso, reverenciar como deve o nome do seu benfeitor e parente o coronel Domingos Americo da Silva.

M.-F. RIBEIRO.

Aos

MEUS PREZADISSIMOS E OBSEQUIOSISSIMOS

AMIGOS,

F. e Egas MONIZ BARRETTO D'ARAGAO.

A historia portugueza diz que un dos antepassados da Illustre Familia dos Monizes, postando-se valorosamente 'numa das portas de Lisboa, impediu que os Mouros que a assediavam, entrando n'ella a destruissem.

Sem a obsequiosa amizade dos dous Magnanimos e Dignos Descendentes de taô Illustre Varaô, Egas e Francisco, ò meus carissimos amigos, o Infortunio, que tantas vezes n'esta Europa me poz a vida en cêrco teria, certamente, n'esta ultima assaltada, invadido e acabrunhado una alma jà cançada de luttar, e por mil e mil desastres a cada instante combatida.

A recompensa das bellas acçoens naô a daô os homens, que naô podem bens terrenos pôr-se a par do que é divino. O reconhecimento e a gratidaô qu' indeleveis residem na minha alma, saô apenas fraquissimo

tributo da Verdade que despreza a adulaçaô, ao Merito que a abhorrece.

Màs la chega un dia o Eterno Juiz que unicò remunera as acçoens nobres : — a sua, meus bons Amigos, sò no Ceo compensar-se pòde; e, ainda apoz de satisfeito o meu dever, a delicadeza com que ella foi praticada, o que mais a distingue e realça, serà p'ra sempre impagavel.

Queira a Eterna Providencia, concedendo me inda alguns dias de vida, permittir que taô cedo eu possa satisfazer as minhas obrigaçoens, quaô tarde, ò meus bons Amigos, dadeira retribuiçaô lhes seja dada,

La onde Eterna luz dà Gloria eterna.

M.-F. RIBEIRO.

INTRODUCTION.

« En toutes choses désormais rien ne peut être nou- » veau que par la forme. »

C'est ainsi que M. Ch. Nodier commence son *Traité des notions élémentaires de linguistique ;* et certes, personne mieux que lui ne pouvait avancer cette vérité, lui qui sait tout et qui connaît depuis la petite herbe des champs (1) jusqu'aux vérités de la métaphysique la plus élevée.

Le sujet que j'essaie de traiter très-sommairement a été amplement approfondi par plusieurs auteurs d'un

(1) M. Ch. Nodier, plus généralement connu comme philologue et poète que comme naturaliste, a étudié longuement et connaît à merveille la botanique et l'histoire naturelle, surtout l'entomologie. C'est un trait de ressemblance que le poète français a de plus avec le grand poète de l'Allemagne que tout le monde connaît (Goethe).

Plus d'une fois, dans les conversations dont M. Nodier m'honorait et dont je n'oublierai jamais le charme et l'instruction variée et philosophique, il m'a étonné par l'étendue de ses connaissances dans les productions de la nature, qu'il sait si bien peindre avec sa parole éloquente, et surtout par la prodigieuse fraîcheur de sa mémoire, qui rappelle sans hésiter une foule de passages de Linné et de Bonnet, qu'il aime particulièrement, et une multitude de noms plus ou moins hérissés de grec et de latin, qui sont pour lui un simple jeu.

grand mérite et d'un vaste savoir, dans divers ouvrages écrits *ex professo*, et dans d'autres où l'on remarque la touche et la vigueur des grands maîtres de l'art.

Les auteurs que je cite dans mon travail, ceux que je ne cite pas faute de temps, d'espace, de loisir pour les consulter et pour les compulser, et quelquefois même faute de les avoir à Montpellier, où je me trouve privé de mes livres, etc.; tous ces auteurs, dis-je, sont connus de mes Juges; ils peuvent donc parfaitement apprécier les difficultés d'un travail pour lequel j'ai certainement bien mesuré le *quid valeant humeri* du maître, mais auquel j'étais aussi forcé de me soumettre par l'impérieuse raison du moment, le *necessitas urget*, contre laquelle il n'y a qu'à se résigner.

Je n'ai donc rien à dire de nouveau, malgré ce qu'a écrit un ancien, « qu'en changeant la forme on peut devenir auteur. » Ce précepte, plus applicable peut-être à l'éloquence et aux beaux-arts qu'à la médecine, a du reste été déjà tant de fois mis en pratique dans notre art et dans notre science médicale par une foule de plagiaires plus ou moins effrontés, que vraiment mon embarras ici est très-grand.

Depuis long-temps on a écrit et prouvé qu'il n'y a que des redites dans le plus grand nombre de volumes entassés dans les bibliothèques; et sans remonter au *nihil sub cœlo novum* de l'Ecclésiaste, de nos jours seulement, le pillage est plus que manifeste, il est éclatant, il est surtout dévergondé, et les journaux de médecine sont tous les jours encombrés de réclamations de priorité qui ne sont pas fondées, et les voûtes des Académies retentissent assez souvent de plaintes du même genre, et

quelquefois par deux, trois ou quatre personnes de Paris, de Berlin (1) ou d'Italie, en sorte qu'on ne sait vraiment quoi penser dans cette *anarchie*, ce nouveau *brigandage* de la médecine et de la chirurgie, qui donnerait matière à plus d'un Gilibert pour de nouvelles *Anarchies* (2), et qui fatiguerait la plume des plus infatigables Hecquet de la terre.

Je ne voudrais cependant pas qu'on crût, parce que je vois beaucoup de redites et beaucoup de *brigandage* (puisque le mot m'est échappé, et il n'est pas de moi, comme on sait), que je ne vois en tout que des redites, et que je ne trouve absolument rien de véritablement nouveau et utile.

Ma devise étant en toutes choses la sage maxime qui aurait, mieux suivie, empêché la chute du premier aéronaute, je ne suis ni exclusivement et quand même enclin à me prosterner devant tout bouquin poudreux (3), ni disposé à courir plein de foi vers la première méthode nouvelle, le premier médicament nouveau (4), fût-ce

(1) Voyez M. Dieffenbach qui réclame justement de Berlin pour la priorité dans le strabisme. *Gazette méd. de Paris, mars* 1841.

(2) Tout le monde connaît l'ouvrage de Gilibert, intitulé : *l'Anarchie médicinale.* Neufchatel 1792, trois volumes in-12. L'auteur a dédié son ouvrage au savant et consciencieux Haller, qui dit de lui dans une de ses *Bibliothèques : « l'auteur présente »un tableau fidèle et animé de tous les abus qui déshonorent l'art »de guérir. »*

(3) La superstition qui tient le médecin prosterné aux pieds de l'antiquité n'en fera qu'un vain antiquaire et non un judicieux érudit. (Percy, art. *Erudition,* dans le dictionnaire en 60 vol.)

(4) *Opinio..... maximè in medicinâ, crimen vertitur eam adhibentibus: his verò qui in eâ se usi sunt, perniciem affert.* (*Hippocrates, De decenti ornatu*, pag. 24, édition Vander Linden. — *Napoli,* 1757, in-4°.)

même ma compatriote *la Mouesia*, qui fait à l'heure qu'il est tant de miracles, comme tant d'autres en ont fait avant elle pendant leur règne.

Nier que les modernes font et peuvent faire d'admirables choses, ce serait nier que l'esprit peut progresser, ce serait aimer l'état stationnaire, état contraire à la raison que Dieu nous a donnée pour approfondir la science, et contraire enfin au bien de la nature humaine, qui est notre propre bien et qu'on doit toujours chercher, autant que possible, à améliorer.

Un esprit dominé par ce malheureux travers n'aurait pas admis et accepté, au temps d'Hippocrate lui-même, les améliorations et les bonnes méthodes que le divin vieillard a introduites dans la science, et se trouverait ainsi empêché de profiter d'un des plus grands bienfaits que l'art de guérir ait jamais reçus de la main, ou mieux du jugement épuré de l'homme.

Mais, pour suivre les modernes ou du moins adopter ce qu'ils ont de bon, et pour ne pas se laisser éblouir ou égarer par leurs opinions, il faut avoir pris connaissance pleine et parfaite (ce qui n'est pas chose facile) des travaux des anciens, puisque c'est uniquement là qu'on peut trouver le Mentor qui peut nous garantir des séductions malfaisantes.

Toutefois, partant du principe que j'établis moi-même, que l'*érudition est le complément* et non pas la principale base des études médicales, je suis le premier à dire avec M. Littré, dans sa traduction d'Hippocrate (1), qu'il

(1) Dans l'introduction des œuvres complètes d'Hippocrate, et ailleurs dans le même ouvrage. Voir la citation que je fais de ce

faut commencer par la science moderne pour arriver à l'ancienne : il faut s'initier aux mystères dans le péristyle, avant d'aller dans le tabernacle dévoiler et admirer la vérité dans toute sa splendeur ; ce qui n'arrive et n'arrivera jamais qu'aux grands prêtres du temple.

L'érudition est le résultat d'une étude *progressive* et patiente ; elle n'en est pas le moyen essentiel. Arrivée en son temps, elle fortifie les doctrines sagement tirées de l'autorité des faits ; prise *trop tôt*, elle peut les embarrasser, les obscurcir, les rebuter.

L'étude des modernes est comme les racines : il faut que l'arbre les pousse assez profondément dans la terre pour pouvoir se maintenir debout. Malheur à lui si le terrain est sablonneux ou mal soutenu ! Mais ces racines auront beau puiser la sève la plus abondante dans le terroir le plus favorable, ce n'est pas assez : il faut que l'arbre ait le feuillage libre et flottant, pour recevoir dans l'atmosphère la salutaire et indispensable influence de la lumière sans laquelle il s'étiole, et qu'il puisse aussi recevoir cette même influence, et de l'électricité qui favorise la végétation, et des gaz qu'il absorbe et qu'il y verse, et de l'humidité si utile enfin qu'il y aspire, etc.; sans cela, la sève et les sucs pompés par les spongioles auront beau être les meilleurs, point de nouveau feuillage, point de fleurs, point de fruits.

Or, on sait l'utilité des feuilles, quand ce ne serait que par le bel ouvrage du pieux et savant Bonnet de Genève, et l'on sait aussi à quoi est destiné, selon l'Evangile, l'arbre qui ne donne point de fruit.

passage dans le verso du titre de cette thèse, tom. Ier, in-8°. Paris 1839.

L'érudition, ainsi amenée, est celle qui fait produire les plus beaux, les seuls beaux résultats, à tout homme capable qui s'occupe de médecine, ou de quelque autre science ou art.

C'est avec l'érudition amenée de la sorte, que l'élève ou le nouveau docteur, parcourant la science dans son abondante immensité *(vires acquirit eundo)*, verra son savoir devenir, de petit ruisseau sans nom, rivière respectable.

Je serai souvent forcé et quelquefois conduit malgré moi à citer ou à rapporter les pensées et même les passages entiers des auteurs que, dans un travail pareil au mien, il est presque indispensable de mentionner ou presque impossible de passer sous silence, excepté quand on ne répugne pas au plagiat.

En effet, comment écrire sur l'Erudition sans quelque érudition? Je n'ai qu'à déplorer que la mienne soit encore si restreinte, et je le déplore bien davantage quand je me vois obligé de présenter mon travail fait à la hâte à un des corps savants les plus distingués de l'Europe, à cette célèbre Ecole de Montpellier, dont l'érudition et les saines doctrines sont un apanage séculaire mis en lumière par tant de personnages illustres au profit des vrais sectateurs d'Hippocrate, apanage qui, de nos jours enfin, a été si utilement (1) offert à l'admiration et au respect de l'Europe savante dans les ouvrages de Barthez, de

(1) Les sages doctrines de Barthez, de Bordeu, et celles de M. le professeur Lordat, publiées dans ses ouvrages, ont de tout temps assez remarquablement influencé l'Ecole de Paris, dans ce qu'elle possède d'hommes supérieurs par talent, et qui lisent. Ces doctrines ont indubitablement coopéré, dans ces derniers

Lordat, de Dugès et de Delpech, ouvrages à jamais impérissables comme les types qui leur ont servi de modèles.

Puissent cependant mes savants Juges accorder un peu de leur bienveillante indulgence à la faible thèse que je cherche à soutenir !

Mon but est de faire naître ou de faire dominer davantage, dans la classe honorable qui dans mon pays se dédie à l'étude et à la pratique de la médecine, ce goût de l'érudition qui, de tout temps, a été une des études auxquelles s'adonnaient plus efficacement les médecins les plus célèbres de tous les siècles et de toutes les nations, à commencer par celui qui a écrit *De veteri medicinâ*, et qui a lu tout ce que les anciens avaient écrit avant lui, sans excepter ce qu'avait dit contre ses opinions la célèbre Ecole sa rivale.

Je suis persuadé, mieux que personne, du peu de validité de mon travail pour obtenir le but honorable et patriotique à la fois que je me propose : je le sais. Mais un faible espoir me console et me dédommage : c'est que, parmi mes compatriotes, ce cri lancé dans le désert, sans le porte-voix de la Renommée et de la Fortune, pourra peut-être éveiller, dans quelque esprit impartial, quelque idée favorable au vrai progrès de la bonne médecine; et que les Brésiliens, qui (on peut sans vanité le dire) ne cèdent à aucun peuple de la Terre pour la capacité

temps, à cette tendance de jour en jour plus croissante que prend l'Ecole de Paris à se dépouiller de ce matérialisme Broussaisien, à qui, même dans la capitale, presque personne ne croit plus, et à ne suivre que la médecine hippocratique.

intellectuelle et pour l'aptitude aux sciences comme aux arts, voudront bien accepter cette petite pierre que je façonne le mieux que je puis, et que leur offre affectueusement pour le grand Edifice que nous devons nous élever au Bonheur et à la Gloire de notre pays naissant; je la leur offre de bon cœur comme un tribut qui leur est dû, en attendant que je puisse, après ce long séjour en Europe, travailler plus paisible au sein du foyer paternel.

En terminant cette introduction, je ne saurais trop demander d'indulgence pour le style d'abord et ensuite pour tous les autres défauts et les omissions que le manque de temps et mon peu d'instruction ont laissés dans cette thèse; mais j'ose espérer que mes Juges et mes lecteurs voudront bien considérer que l'auteur est un étranger qui n'a jamais écrit en français plus longuement que ne le comporte une lettre, et qui a été obligé de tout composer sans avoir trop de temps pour méditer. Je demande donc respectueusement grâce pour le style et indulgence pour les idées.





DE L'ÉRUDITION

EN GÉNÉRAL,

et

DE L'ÉRUDITION MÉDICALE

EN PARTICULIER,

CONSIDÉRÉES COMME COMPLÉMENTS

A L'ÉTUDE ET A LA PRATIQUE DE LA MÉDECINE.

De l'Érudition en général.

Je m'occuperai d'abord de l'érudition littéraire, et c'est dans ce sens que je vais chercher ce que c'est que l'*érudition*.

Dans les différents ouvrages français que j'ai dû et que j'ai pu consulter pour connaître l'idée que ce mot *érudition* exprime dans la langue française, il

me semble que je n'ai pas trouvé dans les définitions que j'ai lues toute l'étendue de l'idée qu'on attache généralement à ce mot.

Le *Dictionnaire de l'Académie française* (dernière édition de 1835) dit : que l'*érudition* est « *grande étendue de savoir en littérature, en philologie.* »

Boiste (édition de 1839) : « *Connaissances étendues dans les belles-lettres, la littérature ; vaste savoir.* »

Napoléon Landais (1) (édition de 1840) « *Grande étendue de savoir ; connaissance fort étendue dans toute sorte de littérature.* »

Le dictionnaire de Trevoux (édition de 1743) ne porte pas le mot *érudition ;* on n'y trouve que *érudit*, avec cette observation remarquable : « Ce » mot se trouve dans plusieurs ouvrages nouveaux, » et il commence à faire fortune. »

Le *Dictionnaire étymologique* de Menage (édition donnée par Jault en 1750) ne porte pas le mot *érudition*.

Je regrette de n'avoir pas pu consulter le *Dictionnaire étymologique* de Roquefort, ainsi que celui de M. Ch. Nodier. Dans le *Dictionnaire de la conversation* publié à Paris, on lit aux mots *érudit* et *érudition*, qui y sont rassemblés : « Ces deux mots » dérivent du latin *e, rudis. Eruditus* voulait dire, » chez les Romains, un gladiateur que l'on avait

(1) Napoléon Landais passe à Paris pour un faux nom : quel qu'en soit l'auteur, ce dictionnaire n'est pas mauvais.

» affranchi en lui mettant dans la main la baguette » *rude*, non polie, dont on se servait pour s'exercer, » pour s'escrimer. De-là, par affinité, le mot *eru-* » *ditus* a été étendu à l'étudiant qui sortait bien » instruit de l'école, etc. (1) »

L'*érudition* enfin, selon d'Alembert (2), « *consi-* » *dérée par rapport à l'état présent des lettres*, ren- » ferme trois branches principales : la connaissance » de l'histoire, celle des langues et celle des livres.

» La connaissance des livres suppose, du moins » jusqu'à un certain point, celle des matières qu'ils » traitent et des auteurs; mais elle consiste princi- » palement dans la connaissance du jugement que » les savants ont porté de ces ouvrages, et l'espèce » d'utilité qu'on peut tirer de leur lecture, des anec- » dotes qui concernent les auteurs et les livres, des » différentes éditions, et du choix qu'on doit faire » entre elles.

» *Celui qui possédera parfaitement chacune de* » *ces branches, serait un érudit véritable et dans toutes* » *les formes;* mais l'objet est trop vaste pour qu'un » seul homme puisse l'embrasser.

» Il suffit donc pour être aujourd'hui profondé-

(1) L'article est signé par M. Charles du Rozoir, et je crois qu'il a donné dans les classiques de Lemaire une édition de Florus.

(2) Article *Erudition*, dans l'Encyclopédie, édition de 1755, in-fol.

» ment érudit, ou du moins pour être censé tel, de
» posséder seulement à un certain point de perfec-
» tion chacune de ces parties: peu de savants ont
» même été dans ce cas, et ont passé pour érudits
» à bien meilleur marché.

» On ne dira point d'un homme versé dans la
» connaissance seule des langues et des livres qu'il
» est *érudit*, à moins qu'à ces deux qualités il ne
» joigne une connaissance assez étendue de l'histoire.

» De la connaissance de l'histoire des langues et
» des livres naît cette *partie importante de l'érudi-*
» *tion*, qu'on appelle *critique*. »

De tous ces auteurs cités avec l'Académie, le dernier est le seul qui me semble avoir le mieux dit ce que l'érudit doit savoir, comment il doit le savoir, et par là avoir le mieux désigné ce que c'est que l'*érudition*.

N'étant pas cependant pleinement satisfait de ces définitions qui m'ont semblé imparfaites ou incomplètes, et me voyant moi-même obligé d'en donner une à cause de la nature de mon travail, j'ai beaucoup réfléchi, et après de bien longs tâtonnements j'ai cru pouvoir dire que *l'érudition est la connaissance des travaux de l'esprit humain depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours.*

On voit, par cette définition, qui est à moi, et que je suis bien loin de donner pour parfaite, qu'une véritable et complète érudition est, selon

nous, chose impossible à acquérir, et encore plus impossible à rencontrer, attendu que pour la seule médecine *la vie est courte et l'art est long*, comme a dit notre Maître à tous; et attendu que ce qui nous reste de libre pour l'étude, après ce que l'exercice de nos devoirs et un peu de la vie sociale absorbent, est fort peu de chose en comparaison de ce qu'il faudrait seulement pour suivre jusqu'à son origine la moindre branche du savoir humain; et *en cela* je m'honore d'être d'accord avec d'Alembert.

On dit *érudit*, de même qu'on dit *bon* et *savant* : ni l'un ni l'autre n'existent pas dans toute la rigueur du mot.

Mais ne prenons rien à la rigueur, ce serait le meilleur moyen de ne rien trouver à notre gré.

On peut et on doit trouver la véritable érudition, dans les écrivains qui se sont occupés de tel ou tel sujet spécial dans les sciences ou dans les arts, et les exemples sont nombreux.

Les écrivains polygraphes sont dans l'entière impossibilité d'y arriver; et encore ceux qui s'occupent d'une seule branche du savoir humain, même en s'isolant, combien de déceptions, combien de lacunes ne rencontrent-ils pas dans la recherche des origines, presque toujours fabuleuses, et dans la nécessité pénible qui suit d'accorder les opinions et de démêler la vérité, ou même seulement quel-

que conjecture vraisemblable, du milieu d'un dédale inextricable et prolixe d'opinions contradictoires, extravagantes, absurdes peut-être, et souvent plus orgueilleuses les unes que les autres (1).

C'est dans ce *mare magnum*, souvent bourbeux et sans fond, où tant de grands hommes, après de bien longues navigations et après des luttes encore plus pénibles, se sont cramponnés à un rocher croyant avoir rencontré un appui sûr et inattaquable, et où bientôt une vague les a engloutis; c'est dans cet océan sans bornes de la science, où tant d'hommes appelés *philosophes* ont cru boire des vérités admirables pour vomir ensuite les extravagances les plus risibles, comme Cicéron avait déjà remarqué; c'est dans cet océan grossi tous les jours par les débordements typographiques, qui ne le rendent en général que plus turbulent et périlleux, qu'il faut plonger avec courage à plusieurs reprises et dans différents endroits, pour voir si l'on peut y saisir quelque petite perle au milieu d'une foule de produits sans valeur. On le fait pourtant quand on a le malheureux penchant, le besoin ou la manie de vouloir connaître ce qu'ont fait nos semblables

(1) « *Qui plura novit, eum majora sequuntur dubia* », disait mon professeur de pathologie à Pavie, et je crois que le mot est d'Aristote, qui a beaucoup su. Ce ne serait vraiment pas la peine de terminer, comme le Stagyrite, à ne pouvoir dire à la fin que cela.

avant nous; quand on croit avec bonne foi que le passé peut servir à l'avenir; et quand on oublie enfin, pour le propager parmi les hommes, que la récompense de ceux qui se sont occupés d'un si ingrat travail a été presque toujours la souffrance et l'oubli. Tout ceci a été déjà dit, écrit et publié plus d'une fois par plus d'une personne et dans plus d'une langue, mais sans effet; et je ne me flatte pas d'en obtenir davantage.

Pour déterminer à quel degré l'érudition en général, je veux dire l'érudition littéraire, peut être utile et devenir même nécessaire à l'étude et à la pratique de la médecine, nous commencerons par prendre ce genre d'érudition dans sa naissance, c'est-à-dire à l'étude de la langue ou du langage à l'aide duquel on exprime ou on imprime à autrui ses idées.

Cette étude nous mène droit à celle des langues et de la philologie, considérées non-seulement comme moyens de perfectionnement du langage ordinaire, mais aussi du seul raisonnement isolé.

Le langage est la parole coordonnée.

Jusqu'à quel point le médecin a-t-il besoin d'avoir un langage correct, insinuant, persuasif, doux, ferme parfois, et quelquefois même éloquent?

Celui qui croirait que, dans la thérapeutique et dans la matière médicale des hôpitaux et cours

qu'on nous débite aux amphithéâtres des écoles, on trouve les moyens suffisants pour la guérison des maladies, se tromperait beaucoup.

La persuasion, la consolation, l'encouragement, ne se rencontrent ni dans les bols ni dans les flacons du pharmacien, ni dans la lancette du médecin, ni dans ses ventouses ; et ce ne sont pas moins des agents thérapeutiques très-puissants et presque toujours des plus puissants. Je dirai plus (et tout bon praticien sera de mon avis), ce sont les excipients, les véhicules (pour parler le langage pharmaceutique), qui doivent toujours servir à préparer tout médicament qu'on administre au malade (1).

J'ajouterai encore : sans eux point d'utile médicament, point de médication profitable ; et avec eux, avec eux seulement, combien de beaux résultats qui ressemblent à des miracles !

Plus efficaces que toutes les drogues d'Orient et d'Occident, et que tous les apozèmes, alkoolats, etc., qui composent la batterie pharmaceutique, ces agents moraux sont même presque les seuls puissants dans les maladies des personnes hypochondriaques, à imagination ardente et exaltée naturellement ou accidentellement, dans une grande

(1) Plaz, savant professeur à Leipzig, a publié une dissertation intitulée : *De therapiâ perjucundâ*. Leipzig, 1762, in-4°. On peut encore consulter, à ce propos, le *Discours sur la réunion de l'utile à l'agréable, même en médecine*, par Menuret de Chambeau. Paris, 1809, in-8°.

partie, enfin, de cette immense série de maladies dites nerveuses, surtout quand elles atteignent le sexe féminin.

Tous les médecins qui lisent, savent que dans ces derniers temps, l'intimidation et la ferme volonté manifestée avec énergie de la part du médecin, et même avec contrainte et châtiment (ce qui est renouvelé des anciens), ont suffi pour dissiper des monomanies, des vésanies, ou des folies même les plus compliquées qui avaient résisté à tout autre traitement (*V*. MM. Leuret, Esquirol, Lugal, etc.)

Quel est le médecin un peu praticien, doué d'un bon cœur et ayant le loisir d'en suivre l'impulsion, qui n'a pas vu avec plaisir l'effet si merveilleux de ces paroles encourageantes, accompagnées d'un calme et d'une gaîté douce, auprès de certains malades affectés d'une langueur qui a son origine dans une affection morale, cachée ou manifeste? Alors, une crainte, une impatience, un regret, un remords, enfin toutes ces souffrances de l'esprit (si véhémentes dans certains naturels et dans certains pays), prenant leur origine dans ce que l'homme a de plus sensible, le font lentement dépérir, et quelques mots d'un bon médecin peuvent annihiler tout cela comme par enchantement (1).

(1) C'est principalement près des femmes des pays chauds, parmi lesquelles presque toujours la sensibilité nerveuse et morale est encore plus intense que d'ordinaire,

Or, comment exercer la consolation, comment obtenir la persuasion, comment insinuer enfin le

qu'on peut apprécier toute l'utilité d'une persuasion bienveillante. Une dame, dans le Brésil, ne souffrirait qu'avec contrainte, je ne dirai pas seulement un médecin brusque, mais même un médecin d'un ton sec, ou raide dans ses manières. Et qu'on ne croie pas qu'inspiré par le *dulcis amor patriæ*, je veuille faire ici le panégyrique de mes compatriotes. J'ai eu occasion d'observer que l'une d'elles, venue à Paris et atteinte d'une maladie, se trouva très-désorientée et affligée de voir le médecin qui la traitait (et qui était un des meilleurs de la Capitale) ne rester que quelques minutes, ordonner et s'en aller.

Les maladies des femmes, dans les pays chauds, exigent, pour ainsi dire, des médecins spéciaux. Pomme n'a pas tout dit sur ce point intéressant de la médecine. C'est chez ces femmes-là qu'on peut vérifier l'axiome de je ne sais plus quel ancien : *Dolores fiunt in sensu et in intellectu;* il faut donc agir *in sensu et in intellectu*. Les médecins italiens ont beaucoup et bien écrit sur cette question. Cotugno disait à Rossini, au moment de son succès *de furore* de l'opéra *le Mosè*, qu'il avait eu à soigner plus de quarante attaques de fièvres nerveuses et de convulsions chez de jeunes Napolitaines, à l'occasion du troisième acte et de cette belle prière que tout le monde connaît. Beaucoup d'autres faits sont cités dans les auteurs. Tout le monde a entre les mains les ouvrages de Virey et de Roussel, avec augmentation d'Alibert : il existe une *Fisiologia y pathologia de la muger* (Madrid 1827, in-4°), dont j'oublie maintenant le nom de l'auteur, et qui est très-remarquable. Sans parler des traités d'Hippocrate, il faut lire celui si estimé de Rodéric à Castro Lusitanus, qu'il ne faut pas confondre avec son compatriote Stephanus Rodericus à Castro, qui a également écrit sur la femme, ses maladies, etc., un traité moins estimé des doctes. Je

courage dans une âme profondément préoccupée et maîtrisée par son malheur réel ou fantastique, sans ce puissant et presque (1) unique moyen, le langage? Appliqué à propos et adroitement, il détruit tous ces châteaux fantastiques, et anéantit toutes ces illusions si cruellement fascinantes, qui martyrisent sans cesse et si *protéiquement* le malheureux qui leur est en proie.

Oh! c'est alors que l'état de médecin a quelque chose de hautement vénérable et presque de divin, comme l'état sacerdotal, états jadis, et non sans raison, réunis.

C'est alors qu'on peut dire avec l'orateur romain : «*Homines ad Deos nullâ re propiùs accedunt quàm* »*salutem hominibùs dando* (2). »

Ces auteurs portugais ou espagnols, quand ils sont doctes, sont toujours préférables lorsqu'il s'agit de ce genre de maladies dans des pays équatoriaux.

(1) Je dis *presque*, parce que quelquefois il n'y a que le secours suprême de la religion, administré par le bon prêtre, qui peut relever l'infortuné malade de cette espèce d'engourdissement ou d'exaltation qui l'assoupit ou l'exaspère, et qui l'accable toujours. Dieu seul, par l'intervention de ses ministres, peut alors verser le baume anodin et cicatrisant de sa miséricorde sur l'âme angoissée et ulcérée.

La bonté c'est le fond des natures augustes ;
D'une seule vertu Dieu fait le cœur des justes,
Comme d'un seul saphir la coupole du ciel.
Victor Hugo, *les Rayons et les Ombres*.

(2) Pro Marcello. — *Medicus philosophus est Deo æqualis*.

Mais ce n'est pas seulement dans les maladies qui ont leur première source ou leur siége primitif (pour parler le langage des localisateurs modernes qui veulent tout localiser) dans l'esprit ou dans le moral de l'homme, que le langage est de première nécessité.

Dans les maladies les plus communes, par exemple une fièvre non grave, il a la même puissance. Qui peut ignorer l'influence du moral dans ces mêmes maladies?... On connaît l'histoire de la pendule du célèbre Torti et tant d'autres; et puisque le nom de cet estimable et docte médecin littérateur, si vénéré par Alibert, m'est tombé de la plume, je rappellerai aussi Pasta dans ses Traités *della tolleranza* et *del corraggio* (le 2e traduit par Jouenne), qui a démontré avec évidence combien le courage est utile, comment ce puissant moyen de guérison doit toujours être exercé sur les malades, et quelle part il doit prendre enfin dans la pratique de tout médecin habile et sensé.

Or, à moins qu'on ne veuille se servir du geste ou de la mimique, comment mettre en action, je le répète, ce moyen, sans une parfaite connaissance de la langue et sans s'être appliqué à l'exercer ou à s'en servir avec aisance, avec justesse, avec grâce,

Hippocr. *de decenti ornatu*, § v; et presque tout le commencement du § vi dit la même chose (éd. Vander-Linden, Naples 1757).

avec élégance enfin, selon les différents malades auprès desquels on doit se trouver : par exemple, un paysan ou un homme du peuple, un esclave chez nous qui a autant de droits à notre sollicitude que le magnat le plus opulent, et auprès duquel il faut la parole facile et le ton laconique et assuré, quoique doux?

Scientia, facundia, comitas, disait Serrao, médecin napolitain (1) (et les Napolitains s'y entendent), sont les trois premières qualités qu'un médecin doit posséder; et Serrao aurait eu complétement raison s'il n'avait pas oublié *religio*, si toutefois ce savant médecin ne la comprend pas dans la première qualité en prenant la science dans l'acception du Psalmiste; ce qui n'arrive pas toujours, surtout parmi MM. les enfants d'Hippocrate, malgré la *Religio medici* de Th. Brown (2), et l'excel-

(1) Trois qualités sont nécessaires au médecin, disait M. Serrao : *prima est scientia, secunda facundia, tertia comitas.* — Eloge de Serrao, par Vicq-d'Azyr, édition de Moreau de la Sarthe 1805, in-8°, tom. III, pag. 283.

(1) *Religio medici (opus ex anglico sermone Th. Brown, in latinum conversum à Joanne Merryweather anglo) juxtà exemplar, Lugd. Batavorum (Parisiis)* 1644, *in*-16; *Leydæ* 1644, *in*-12. — Ce petit ouvrage a été traduit en français et en italien, il a excité une guerre européenne parmi les théologiens de l'époque et de différentes nations. Les uns le trouvent très-impie, les autres non. Je laisse toutes ces questions à ceux qui ont devoir ou plaisir de s'occuper

lent ouvrage de Lussauld, augmenté par P.-J. Amoreux, de Montpellier (1).

Je ne dirai pas, parodiant Boileau, que, « sans la langue, en un mot, le médecin *le plus divin* ne sera qu'un méchant médicastre »; mais je dirai,

de l'*alta sciencia aos claustros reservada*, comme dit le Diniz de l'*Hyssope*. On peut lire, au nom de Brown (Thomas), ce que M. Dezeimeris dit de l'ouvrage dans son *Dictionnaire historique*. Le savant Bayle dit quelque part que le titre de cet ouvrage devrait être traduit en français *le médecin de la religion*, et non pas la *religion du médecin*, parce qu'il guérit plutôt des préjugés de la religion qu'il ne donne de la religion. Le fait est que Brown n'est pas bien orthodoxe. Le mot de Bayle me fait rappeler Mme du Deffant, qui disait, à propos de l'*Esprit des lois* de Montesquieu : c'est de l'esprit sur les lois. On sait que, comme Montesquieu, Brown a essuyé bien des critiques et soulevé bien des tempêtes : c'est l'histoire de tous les ouvrages remarquables, de quelque manière qu'ils le soient.

(1) Peu de personnes connaissaient l'ouvrage de Lussauld, si richement augmenté par le pieux et très-érudit Amoreux (*Apologie pour les médecins, contre ceux qui les accusent de déférer trop à la nature et de n'avoir point de religion*, par Lussauld, doct.-méd.; ouvrage imprimé à Paris en 1663, revu, corrigé et augmenté de notes et d'une préface par P.-J. Amoreux, médecin de Montpellier. Montpellier et Paris 1816), et cependant cet excellent ouvrage devrait être connu de tout médecin et traduit dans toutes les langues.

M. Dezeimeris n'a pas cru ou a oublié de donner une petite place à Lussauld, dans son *Dictionnaire historique*.

Furstenan a écrit un opuscule *de religione medici*. Rinteln 1720, in-4°.

avec un autre poète (1), que, « si le médecin n'a pas le don de la parole, il faut qu'il ait celui des miracles, près des grands, qu'il faut plutôt amuser que guérir. » Et moi, je dirai qu'il faut avoir ce don près de tout le monde, pour avoir moins besoin de celui des miracles, que nous n'avons jamais, dont nous aurions assez souvent besoin, et qu'il peut quelquefois nous donner.

La puissance de quelques mots énergiques a sauvé Marius; et si celle *qui a des rigueurs à nulle autre pareilles*, ne cède pas aux conjurations du médecin, au moins retarde-t-elle le coup; et le retarder, en désespoir de cause, c'est encore un des devoirs du médecin.

« Nos monuments scientifiques (dit M. Dubois d'Amiens) (2), ont *tous* été édifiés par des hommes d'un haut mérite intellectuel et avec des matériaux pris dans de belles langues. »

Certes, savoir bien s'exprimer est indispensable dans la pratique, la rhétorique même est nécessaire, et les premiers médecins de l'antiquité, sans oublier Celse, sont là pour le prouver; et combien de fois la dialectique même la plus serrée, la plus convaincante, n'obtient pas de résultats heureux !... Je ne présenterai, pour le prouver, que la classe

(1) Fontenelle.

(2) Traité des études médicales.

des malades savants, hommes d'esprit ou médecins. — Qu'ils sont difficiles à soigner, souvent insupportables, et presque toujours bourreaux d'eux-mêmes et de leur propre santé ! Après l'avoir gaspillée ou compromise de mille manières plus ou moins extravagantes ou dangereuses, ils deviennent sceptiques, intolérables, hargneux et souvent d'un découragement et d'un affaissement moral tels, qu'il n'y a pas de Démosthène ou de Périclès qui puisse les faire sortir de ce gouffre de désespoir ou d'apathie où ils se sont eux-mêmes lancés, et où ils s'enfoncent davantage de jour en jour avec une espèce de complaisance. En vain le médecin le plus habile met en action les ressources ou les leviers les plus puissants de la science ou même de l'amitié; pour annuler l'action salutaire de tous ces efforts, de tels malades ont toujours « *mille arguments qu'ils ont l'art de retourner en cent façons diverses avec une incroyable subtilité d'esprit;* et *en vérité*, ces hommes, pétris d'une argile plus noble que la nôtre, ressemblent parfois à de grands enfants qui se mutinent contre la nature, contre le destin, contre les hommes », comme dit le spirituel et érudit M. Reveillé-Parise (1).

(1) Dans sa Physiologie et hygiène des hommes livrés aux travaux de l'esprit, tom. II, pag. 109 et 127, édition de Paris 1834. — Cet excellent ouvrage, aussi instructif qu'agréable, est déjà à sa 3e édition augmentée, etc.

Combien de médecins d'un mérite éminent n'ai-je pas vus, à Pavie et à Paris, étant aux prises avec de pareils malades, se décourager et échouer !

L'utilité du langage correct et élégant, pour le médecin, peut encore être considéré par rapport à ceux qui s'adonnent à l'enseignement public ou particulier, ou qui peuvent arriver accidentellement à cette tâche honorable.

La connaissance parfaite de la langue maternelle est, dans le siècle où nous sommes, tellement indispensable à tout homme bien élevé; les moyens d'obtenir cette connaissance sont si nombreux et si faciles, qu'il devient vraiment honteux d'arriver à l'âge de raison sans la posséder.

On peut même demander, sans trop d'exigence, qu'on ait quelques notions assez suffisantes pour traduire, au moins, une des langues étrangères vivantes d'Europe (1).

Or, outre que le médecin doit toujours être une personne de bonne compagnie, et qu'il ne doit en rien être en arrière de son siècle, que dirait-on

(1) Les écoles de médecine de Bahia et de Rio-Janeiro, en cela plus avancées que celles de Paris, exigent des élèves à admettre au doctorat, outre la connaissance des langues classiques (le grec et le latin), celle des deux langues européennes vivantes : une désignée et obligatoire, la française; et une autre *ad libitum*, italien, anglais ou allemand.

vraiment, et quel grand non-sens ne serait-il pas en lui de ne pas savoir s'exprimer convenablement dans un salon où il serait accueilli, dans une académie où il serait admis, dans une chaire où il devrait professer?

On voit bien, dans une ville qui s'intitule elle-même la capitale du monde civilisé, des personnes qui professent en langage.... (mais ce n'est pas à moi à qualifier le langage des maîtres du monde civilisé) : en cela, comme en bien d'autres choses, ce qui se passe dans cette ville ne doit jamais nous servir de modèle.

Et d'ailleurs, le devoir et son propre intérêt doivent être les premiers à avertir le médecin d'y faire attention : et qu'on ne me dise pas qu'avec le savoir on supplée au défaut de la mauvaise diction.

L'homme du plus vaste savoir, sans le langage correct pour le communiquer à ses semblables, c'est Lablache, privé des cordes vocales, avec ses poumons athlétiques et son admirable et exquise habileté.

La langue est au savant ce que le marteau du mineur est à l'amianthe en état de pierre. C'est lui qui met en évidence et à profit, en les désagrégeant, les fibres agglomérées, et de là, la mèche indestructible pour les veilles de l'homme studieux.

Paulùm distat inertiæ celata virtus, disait le poète, et c'est le cas du savoir muet ou malsonnant, qui

reste caché faute du principal moyen de le communiquer plus utilement.

La raison qui dirige l'enseignement, c'est le don de Dieu, qui ne s'égare jamais que quand il oublie son origine ; c'est l'ange qui chasse les rebelles du sanctuaire de la vérité : le langage est son armure, son épée flamboyante. Sans elle , Paul ne serait rien à l'Aréopage, et les savants dévoués qui ont défendu et défendent les saines doctrines sur la chaire d'Hippocrate n'obtiendraient pas le moindre succès.

Je demande pardon à mes Juges pour mon élan enthousiaste. Je vais reprendre le calme nécessaire et dû à mon sujet.

« Quiconque ne sait plus ce que vaut sa parole n'est plus digne de la parler », dit M. Ch. Nodier (1).

Les querelles, les discussions, les controverses plus ou moins envenimées, plus ou moins ridicules, qui ont eu lieu parmi les médecins de tout temps, et qui dans le nôtre se propagent et se réitèrent si fréquemment par l'effroyable débordement des livres et des journaux , et encore par la plus ou moins éloquente verbosité académique ; ces querelles , dis-je , qui déjà, du temps de Celse, avaient fait

(1) Dans ses notions élémentaires de linguistique , ou histoire abrégée de la parole. in-8°, Paris 1834, pag. 34.

donner aux médecins le titre de *genus irritabile*, seraient de nos jours bien moins fréquentes peut-être et donneraient plus rarement le misérable spectacle des faiblesses humaines, si les contendants et les athlètes de pareils combats, qui ne sont quelquefois que des logomachies, s'occupaient davantage de la valeur des mots qu'ils emploient, dans le rapport que ces mots doivent avoir avec les idées sur lesquelles ils divergent.

Les exemples seraient faciles à trouver, et je ne citerai que celui d'hier, de la question si bruyante de l'*ontologie* à l'Académie de médecine de Paris, question qui a resté embrouillée comme elle a commencé, et peut-être davantage, et qui serait restée encore là si M. le professeur Lordat n'avait pas mis le dévidoir de son esprit si scrutateur dans cet embrouillamini de paroles mal appliquées et de citations fausses d'auteurs mal lus ou mal compris, comme il arrive tant de fois dans une ville où les sommités médicales (ce sont elles qui peuplent les Académies) n'ont pas le temps nécessaire même aux besoins de la vie physique (1). Or, que sera-t-il pour la réflexion sur les livres, et surtout pour des livres traitant de hautes ma-

(1) Voltaire répondait à ceux qui lui demandaient comment il avait pu tant écrire : « C'est en ne vivant pas à Paris. » *Mon séjour auprès de Voltaire, etc.*, par Côme-Alexandre Collini. Un vol. in-8°, Paris 1807, pag. 33.

tières philosophiques, métaphysiques, comme l'ontologie, etc.?

Ces Messieurs dédaignent la science des mots, comme vaine en médecine; apparemment qu'ils trouvent indifférent de n'être pas d'accord entre eux-mêmes sur ce que veut dire au juste *anémie*, *asthénie*, *irritation*, *inflammation*, *diathèse*, *discrâsie*, *phlogose*, et tant d'autres qui remplissent les dictionnaires qu'ils font eux-mêmes.

On préfère, dans cette prodigieuse ville de Paris, la science des localisations des maladies, qui absorbe tout; celle de ces interminables lésions pathologiques plus ou moins minimes, plus ou moins avérées, plus ou moins vérifiables (1), qui usent tous les jours tant de scalpels infatigables et fatiguent tant d'yeux d'omnivoyants, de micrographes, et tiennent enfin en haleine tant de ces chimistes que le savant Bordeu aimait tant.

Je ne voudrais pas, à force de parler en faveur

(1) J'ai encouru la malveillance colère et fatale d'un anatomo-pathologiste enragé, parce que, en sortant de son amphithéâtre où il voulait à toute force faire voir une lésion cérébrale que personne ne pouvait apercevoir, je me suis mis à fredonner en bon chrétien le verset du *Tantùm ergò* :

Prœstet fides supplementum
Sensuum defectui.

Mais, il faut dire la vérité, la fureur anatomo-pathologique devient chaque jour davantage à Paris *de l'histoire ancienne.*

du langage, donner lieu à ce qu'on interprète défavorablement ma pensée.

Je ne suis pas assez peu médecin, pour mettre l'utilité de la philologie et de la rectitude du langage en médecine en parallèle avec l'utilité de la bonne observation, de la prudence et encore de l'anatomie pathologique; je voudrais seulement que quelques médecins, et mes compatriotes surtout, pussent s'apercevoir et voulussent bien se convaincre, après y avoir réfléchi, que *la connaissance parfaite de la langue qu'on parle et dans laquelle on écrit, en médecine, est impérieusement indispensable;* que, par conséquent, par une déduction nécessaire de tous les motifs différents et relevés que je viens d'exposer, *le médecin doit l'étudier suffisamment;* et qu'enfin, et en dernière analyse, *il est honteux et nuisible de ne pas la connaître.*

Pressé par le temps et obligé de donner ma thèse à l'impression, je suis forcé de ne pas traiter cette partie de mon sujet comme je l'avais conçue. J'aurais à considérer encore la philologie venant au secours de la médecine pour éclairer son histoire; j'aurais à exposer l'histoire de certains livres qui n'ont eu un succès de vogue qu'à cause du style en faveur à telle ou telle époque dans laquelle ils ont été écrits; j'aurais à faire voir comment la diction éloquente a fait passer le paradoxe ou le mensonge captieux; j'aurais à faire voir enfin (ce qui a été

déjà dit par tant de personnes savantes) le langage aidant le raisonnement. Mais je réserve mes notes et ce qui reste de fait pour des jours meilleurs, et je passe outre, sans même contredire certaines opinions émises par M. Dubois d'Amiens (dans son *traité des études médicales)* sur les langues anciennes et modernes, qui ne me semblent pas d'une grande exactitude.

Je voudrais, après ce que je viens de dire sur le langage, ajouter quelques idées sur la poésie en médecine et sur les médecins poètes, tout en respectant sagement une opinion ou préjugé trop enraciné et trop étendu parmi plusieurs classes de la société. J'ai craint peut-être davantage les arrêts irréfragables et infaillibles de certains *Doctores doctissimi* ou *Dottoroni,* comme les appellent les Italiens, pour lesquéls un homme qui fait des vers ou même un poète ne peut pas être un bon médecin; et là-dessus, ils vous accablent d'une foule de raisonnements sur les aberrations et distractions des médecins poètes, et sur les extravagances de la folle du logis de Mallebranche.

Or, celui qui a ainsi nommé l'imagination, était, comme on sait, grandement dominé par elle; ce qui ne l'a pas empêché de scruter le cœur humain avec cette justesse si sévère qui perce à chaque page de ses œuvres.

Je ne chercherai pas à démontrer dans l'origine,

commune en Apollon, de la poésie et de la médecine, ce que les anciens ont montré de sagacité dans ce rapprochement, comme en tant d'autres qui se voient à chaque instant dans la mythologie des Grecs.

Je n'irai pas consulter Leclerc dans l'Histoire de la médecine, ni l'Histoire pragmatique de cette science traduite de l'allemand, ni l'ouvrage de Sainte-Marie de Lyon, etc.; je prierai seulement le lecteur de vouloir bien se rappeler les deux feuilletons, qu'il a probablement lus dans la *Gazette médicale de Paris*, de M. Reveillé-Parise, sur ce sujet. Pour ceux qui ne les ont pas lus ou qui les auraient oubliés, j'en citerai ici un court passage, spirituel comme tout ce qui sort de la plume de ce médecin instruit (1).

Mais je vais droit à la collection des écrits hippocratiques, et j'y trouve dans la lettre d'Hippocrate à Philopœmen :

(1) Dans les numéros du samedi 3 novembre 1838 et samedi 17 novembre de la même année (feuilleton).

» C'est là un thème usé qu'on entend répéter sur tous » les tons et depuis long-temps. — Il est des médecins » qui se croiraient hors de toute logique, s'ils s'avisaient » de dire un mot en faveur de cette pauvre faculté de » l'intelligence. — Il est même du bon ton scientifique de » ne parler que de faits, que d'observations, que d'expé- » riences; de cette manière on a l'air d'un homme *sensé*, » *réfléchi* et *surtout positif*. Comment, après cela, ne pas » faire le procès à l'imagination? »

Medicina et vaticinatio valdè cognatæ sunt : quandòquidem et pater ambarum artium unus est Apollo, progenitor noster.

Je pourrais prouver encore qu'Hippocrate lui-même était poète. Son style est souvent poétique, quoique toujours concis, et à chaque instant le médecin est comparé par lui au pilote (*navium gubernatoribus similes*) dans le traité de l'ancienne médecine, où l'on rencontre d'autres passages qui décèlent une imagination vive, cherchant à faire saisir l'idée par la peinture animée de la chose. Dans le commencement de son livre *Lex*, il dit: *Simillimi medici sunt quæ in tragœdiis introducuntur.* Et voilà encore une comparaison, sinon poétique, au moins tirée de la poésie.

Or, la poésie a-t-elle empêché Hippocrate d'être le meilleur médecin du monde?

Galien était un des premiers dialecticiens de Rome; il surpassa en cela tous les médecins de son temps. Il était aussi très-grand grammairien, et l'on sait ce que voulait dire grammairien dans ce temps-là.

Or, peut-on être excellent dialecticien et bon grammairien *à l'antique*, sans être un peu poète? Galien était poète et trop poète, puisqu'on l'accuse même de dire plus de mots que de choses (ce qui n'est certes pas de la bonne poésie) dans quelques-uns de ses livres; et cependant cela ne l'empêchera

jamais d'être ce grand médecin qui a exclusivement dominé dans toute la médecine du monde, depuis l'an 200 de notre ère jusqu'à 1600.

L'érudition de Galien était immense : or, un homme érudit du temps de Galien faisait très-probablement des vers, et savait sans aucun doute Homère et Hésiode par cœur, ainsi que les poètes tragiques et bucoliques de la Grèce.

Toute bonne éducation, dans les temps anciens, commençait par Homère.

Parlerai-je de Celse, cet homme si érudit, qui savait tout, qui a écrit une encyclopédie, lui tout seul, dans laquelle on trouvait sept livres qui traitaient de la rhétorique ? de Celse, texte de langue latine cité et respecté par Quintilien, et par nous aujourd'hui, dans le seul ouvrage qui nous reste de lui (*de re medicâ*), qui a été imprimé un million de fois et traduit de même dans toutes les langues civilisées de la terre, comme l'ouvrage de l'Hippocrate latin ?

Qui doutera, après son style et après ses livres composés sur la rhétorique, que Celse était poète, ou qu'au moins il connaissait parfaitement les poètes? Or, cela l'a-t-il empêché d'être un des premiers médecins de son siècle, et encore aujourd'hui un de ceux dans lesquels on puisse apprendre des préceptes plus sages et des doctrines plus saines, non-seulement pour la médecine proprement dite, mais encore pour l'hygiène ?

Parlerai-je des arabes Avicenne et Rhazès? Mais tout le monde sait qu'un Arabe est poète jusqu'aux fers de ses chevaux. Ils ont aussi bien régné, et tout en eux n'est pas entièrement à dédaigner.

Mais le temps et l'espace me pressent, et je ne pourrai suivre cette marche de citer un à un tous les médecins célèbres de l'antiquité qui ont été poètes, ou dont on peut facilement conjecturer qu'ils connaissaient la poésie.

Je passerai aux temps modernes, et je ne citerai avant tout que ce prodigieux Haller, faisant non-seulement des poèmes aux Alpes et à ses femmes successives, principalement à son adorée Marianne, mais écrivant encore des romans. Or, tout cela l'a-t-il empêché d'être un des hommes qui, de nos jours ou dans le siècle passé, a le mieux connu la médecine et a rendu plus de services aux médecins par tant de laborieux et précieux ouvrages (1)?

L'homme à imagination ardente, privilégié du ciel en cela, prévoit la vérité avant même qu'elle ne se dévoile au commun des mortels. Et quand est-ce qu'elle se dévoile d'elle-même, cette coquette que ni prières, ni séductions, ni piéges, ne font apparaître qu'à demi, et encore gazée et d'une manière détournée et difficile à distinguer?

(1) Dans le dictionnaire historique de la médecine par M. Dezeimeris, Haller est appelé : « *un des médecins les plus savants qui aient vécu en aucun temps.* »

L'homme à imagination vive la pressent pourtant, et la saisit pour ainsi dire au vol, avant bien d'autres : pareil en cela à ces personnes d'une particulière et exquise sensibilité nerveuse ou autre, qui pressentent l'orage bien avant qu'il se soit seulement fait voir dans l'atmosphère. Il va la dénicher, l'arracher de sa cachette obscure, où souvent personne ne peut la soupçonner, ainsi que le géologue, et quelquefois le seul observateur empirique (1), qui sait deviner et trouver la source de l'eau profonde, impénétrable aux yeux du vulgaire.

C'est l'imagination qui a dévoilé d'avance à l'immortel Cuvier (et il l'avait aussi haute que vaste) tout un monde nouveau dans un fragment fossile de mâchoire antidiluvienne.

C'est elle qui, dans la chute d'une pomme, a fait voir au génie anglais la théorie de tous ces globes qui tournent dans l'espace.

C'est elle que nous voyons, dans la pratique des grands maîtres de l'art, leur indiquer plus d'une fois la route à suivre, quand, par cette espèce de divination dont parle Hippocrate et qu'on voit plus d'une fois arriver, le médecin, dans un coup-d'œil rapide, prévoit une crise et la guérison ou la

(1) Comme le célèbre abbé Palamède, qui, dans le midi de la France, sait prédire avec certitude où on doit trouver une source d'eau sous une grande profondeur de terrain.

mort, dans des circonstances où rien n'indique de pareils événements.

L'imagination est une espèce de sixième sens, qui quelquefois les résume tous, ou les perfectionne et les élève à un point suprême et inaccessible aux simples forces de la nature humaine ordinaire.

C'est certainement cela qui faisait dire à Montaigne: « L'homme ne vault que quand il est émeu; » ce que les poètes ont tant de fois et dans tant de langues répété.

Ce coup-d'œil médical si précieux, si réel, si admirable dans certains médecins, qui le reçoivent plutôt de la nature qu'ils ne l'acquièrent par la pratique, tient, à mon avis, plus de l'imagination que d'aucune autre faculté de notre esprit.

Les plus fameux, les plus savants médecins, les plus fougueux systématiques qui ont découvert ou réhabilité une vérité maladroitement morcelée ou amplifiée par eux, ont tous été des hommes à vaste et puissante imagination. Voyez Paracelse, Brown, tant d'autres; et de nos jours Broussais, chez lequel la parole impétueuse, saccadée et incisive, manifestait si péniblement bien cette imagination bouillonnante sans cesse, ballottée, pour ainsi dire, entre la colère et l'orgueil.

Je connais bien tous les écueils où cette puissance, toute divine et utile qu'elle est, peut nous conduire.

Je sais le défaut que La Rochefoucauld attribue à l'esprit, qui est son fils ou elle-même, d'aller non-seulement jusqu'où il faut aller, mais d'outrepasser (1). Mais est-ce aux esprits froids qu'on doit donner la préférence ? Ceux-ci, sans doute, n'outrepassent jamais le terme prescrit par la raison ; et par un excellent motif, ils ne l'atteignent jamais, ou très-rarement, ou fort tard, et après des tâtonnements sans fin; et encore, une fois arrivés, hésiteront-ils sur la certitude pour connaître s'ils y sont vraiment ou non. Or, qu'est-ce qu'un pareil homme en médecine?

L'imagination n'annulle en rien la prudence; elle indique, au contraire, le moment dans lequel on doit s'en servir et celui dans lequel la prudence amènerait un danger, si on peut appeler prudence l'hésitation (2).

Combien de cas à citer, à ce propos, en méde-

(1) « Le plus grand défaut de la pénétration n'est pas de n'aller point jusqu'au but, c'est de le dépasser. » (La Rochefoucauld, *Maxime* 399, éd. stér. de Didot, in-18.)

(2) *Artifex bonus* exactè et celeriter *cognoscere debet similia et dissimilia.* (Galien, dans son ouvrage *De Hippocratis et Platonis, lib. 9, de placit.*)

Je trouve cette citation parmi mes notes, je ne sais plus où je l'ai prise. Ce ne fut pas dans Galien lui-même, mais dans un autre auteur. Or, je ne garantis pas la certitude de celles que je n'ai pas prises moi-même dans l'original, comme j'ai fait pour toutes, excepté pour celle-ci.

cine ! Il faut beaucoup de prudence dans notre art, et certes c'est un don des plus indispensables au médecin ; mais il faut aussi quelquefois, et les médecins aguerris dans le camp de la science le savent bien, prendre la nature à l'instant, la surprendre même, la dévier, la brusquer : *occasio præceps.*

On peut tirer de la lecture des bons poètes, non-seulement l'utilité de quelques choses agréables à dire à propos et avec mesure, ce qui ne nuit jamais à côté d'un malade, mais encore de celle des anciens, beaucoup de renseignements historiques pour la médecine, ses usages, etc., comme Goulin l'a fait voir dans l'*Encyclopédie méthodique*, et comme cela tombe sous les sens de toute personne à peine un peu lettrée, qui sait que dans les premiers poètes de tous les peuples on trouve l'histoire des mœurs, des opinions, des usages de ces mêmes peuples.

« Les poètes, dit Sennebier (1), offrent des pein-
» tures où l'on trouve la vérité sous l'écorce fabuleuse
» qui les recouvre, comme Spallanzani l'a fait voir
» quand il rapporte les descriptions de l'Etna par
» Pindare, celles de Scylla et Charybde par Homère
» et Virgile. »

Considérons maintenant la question du côté de l'agrément. Le médecin poète, outre qu'il n'est pas moins utile, sera-t-il plus ou moins agréable au lit du malade ?

(1) Art d'observer, t. III, p. 62, éd. in-8°. Genève 1802.

L'amour du beau donne, en général ou presque toujours, à ceux qui le possèdent réellement et pleinement, ce caractère ouvert, cette franche gaîté qui est presque toujours la compagne inséparable de l'artiste, qui fait tant de bien, et qui certes peut devenir d'une grande utilité à côté de ceux qui souffrent, quand elle est contenue et mesurée dans les justes bornes de la convenance, de l'opportunité, du caractère des malades, des mœurs du médecin, etc.

Je sais bien qu'Hippocrate a dit qu'il faut que le médecin « *Figuram faciei habeat meditabundam* » *ac subtristem*, NON TAMEN AMARULENTE (1). »

Mais le même Hippocrate dit (*de decenti ornatu*, § VII) : « *Austeritas et sanis et ægris difficilem accessum præbet.* »

Et comme il est vrai que quelquefois Hippocrate dit oui et Galien dit non, celui-ci dit (2) :

« *Medicus moderatus*, *humanus* JUCUNDUSQUE *cùm* » *sit, gravitatem etiàm servare debet.* »

Or, Galien le veut *jucundus*, et le célèbre Portugais Amatus-Lusitanus, qui en cela tombe d'accord avec nos gens brésiliens, veut (3) que le médecin « soit *doctus*, *diligens*, HILARIS *et gravis.* »

(1) *De medico, in principio.*

(2) *Comment. in libr.* VI, *de popul. morb. textu introit.*

(3) Dans son ouvrage intitulé : *Amati Lusitani, doctoris medici præstantissimi, curationum medicinalium centuriæ*

Un médecin bourru et d'un sérieux de fer est comme un ciel nébuleux sur un terrain déjà dévasté, ou, comme nous le disons chez nous, *sobre quéda coice ;* tandis qu'au contraire celui qui a une gaîté calme et modérée, accompagnée d'une conversation éclairée et sans pédantisme ni affectation, ôte la moitié du poids au malade, s'insinue dans son esprit, s'empare de son imagination si souvent oppressée par des craintes plus ou moins bien fondées, et obtient ainsi ces deux moyens si puissants de guérison : *la confiance et la tranquillité de l'esprit*, sans lesquelles les efforts de la nature, qui est toujours le meilleur des médecins, sont annihilés dans tous les cas (1).

Je ne me rappelle pas dans ce moment quel homme d'esprit disait, avec raison, de son médecin qui n'était pas un grand Hippocrate, mais qui était

septem, etc., quibus præmissa est commentatio de introitu medici ad ægrotantem, etc. Burdigalæ, 1620, petit in-folio. *In principio.*

(1) La joie est pour l'esprit une riche ceinture.
La joie adoucit tout dans l'immense nature.
Dieu sur les vieilles tours pose le nid charmant,
Et la broussaille en fleur qui luit dans l'herbe épaisse,
Car la ruine, même autour de sa tristesse,
A besoin de jeunesse et de rayonnement.

Victor Hugo, *les Rayons et les Ombres*, pag. 65. édit. de Paris, in-8., 1840.

Redde mihi lætitiam : c'était la prière de David au milieu de ses plaintes si éloquentes.

doué d'une inépuisable allégresse : « Je lui passe » un gros d'ignorance pour une once de gaîté. »

Tout le monde a besoin qu'on lui passe quelques gros de cela. On ne sait jamais tout, surtout en médecine; mais l'homme d'esprit ne faisait pas un bon marché : un gros d'ignorance peut faire beaucoup plus de mal qu'une once de gaîté ne peut faire de bien.

Ce serait trop long d'énumérer ici tous les bons médecins qui ont laissé de nos jours des ouvrages remarquables en médecine et qui ont été poètes. Sainte-Marie, dans sa *Dissertation sur les médecins poètes*, Paris, 1825, in-8°, ne les a pas tous nommés, et même pour son époque il est incomplet au moins pour les Italiens. Le célèbre Sauvages, auteur de la Nosologie, a commencé sa carrière en composant des sonnets qu'il faisait imprimer dans le *Mercure de France*. Alibert a commencé aux jeux floraux de Toulouse par une ode, je crois, en faveur de l'ail, pour faire, peut-être, une niche à Horace. Le fameux Cabanis, qui laisse quelque incertitude sur son véritable *titre* de médecin, a commencé par une traduction de l'Iliade, et encore à la fin de ses jours il s'occupait de cela. Barthez a fait des vers, a écrit son premier ouvrage remarquable (1) pour

(1) Je dis son *premier ouvrage remarquable*, parce qu'avant celui-ci il avait déjà écrit un Mémoire sur une maladie épidémique du camp de Grandville, qui ne lui a

l'Académie des inscriptions de Paris, et a inséré dans les Mémoires de cette société littéraire plus d'un Mémoire concernant les belles-lettres. J.-J. Leroux, doyen de la Faculté de Paris, mort en 1832, a laissé, outre plusieurs ouvrages de médecine, 2 volumes in-8° de poésies et pièces de littérature et même un opéra. L'actuel secrétaire per-

pas valu, comme le second, un prix gagné en concours avec d'autres écrivains.

Le titre de ce second Mémoire est : *En quel temps et par quels moyens le paganisme a-t-il été entièrement détruit dans les Gaules ? etc.*

Parmi les opuscules qu'il a écrits pour l'Académie des inscriptions et qui se trouvent dans ses Mémoires, on en trouve un *sur les opinions propres à Homère*, *sur les différents points de la science de l'homme.*

On connaît les mauvaises plaisanteries de Bouvart sur ce savant médecin ; voyez sa vie par M. Lordat.

Je ne finirais pas si je voulais citer ici les travaux littéraires des médecins les plus fameux, français ou étrangers. Le savant Torti, avant son remarquable travail sur les fièvres, a publié des productions littéraires. Scarpa était grand littérateur, et ses écrits, tant en italien qu'en latin, sont classiques dans son pays. Tout le monde connaît l'*Invito à Lesbia* de Mangili ; *il Bacco in Toscana* de Redi, qui, quoique non médecin, a rendu de grands services à la médecine ; et la *Syphilidis* et autres poèmes de Frascator, traduits en italien et en français, trois ou quatre fois en prose et en vers, et dernièrement encore par M. Méry.

Les poèmes de Quillet, la *Callipédie*, si estimée des littérateurs, et l'*Hygieine* de Geoffroy, et la *Lucinade* et la *Vénusalgie* du fameux Sacombe, le poème de Scévola

pétuel de l'Académie de médecine, le *facundus* M. Pariset, fait des vers et a dans ses porte-feuilles même une tragédie, me dit-on. *Et satis.*

Le grand Cervantes disait: *Nunca la lanza emboto la pluma;* moi, je dirai : jamais la poésie n'a nui à la science, excepté dans des esprits qui n'étaient ni poètes ni savants.

de Sainte-Marthe sur l'allaitement des enfants, celui de Darwin et *Il Camillo* de Botta, le fameux historien qui était aussi médecin, et enfin le petit poème en patois du savant Bordeu, de cette école, qui a été poète partout, sont également très-connus.

Dante a commencé à apprendre la médecine par la pharmacie, et était pharmacien. On dit que Virgile a été médecin. Ovide a fait des vers qui sont des aphorismes de médecine.

L'Allemagne n'est pas moins riche en médecins poètes en même temps que très-savants. Hebenstreit (Johann-Ernst), qui a été tour à tour professeur d'anatomie, de pathologie, de thérapeutique et de chirurgie à l'université de Leipzig, médecin encyclopédiquement instruit, grand joueur d'échecs, et qui a laissé d'impérissables monuments à sa gloire dans un grand nombre d'ouvrages, a publié son fameux poème, qu'on compare à celui de Lucrèce, intitulé: *De homine sano et ægroto;* et plus *De usu partium carmen*, et une *Pathologia metrica sive de morbis carmen*, etc. Hurkens a publié, *De officio medico et de valetudine litteratorum*, deux poèmes; et parmi les singuliers sujets que les médecins, ainsi que d'autres poètes, ont traités en vers, celui-ci, de Reinhard (*C. Pobre*), est remarquable : *De leucorrheâ seu fluore albo mulierum carmen.* Francfort-sur-l'Ode, 1745, in-4°, etc.

Je n'ai pas pu consulter l'ouvrage de Sainte-Marie.

Dante était savant; Bàcon était poète : on a même accusé ce dernier d'avoir introduit trop de poésie dans ses ouvrages (1).

VOYAGES.

Les voyages personnels, quand on est doué d'un caractère observateur, quand on est déjà en état de bien observer, et qu'on a enfin la bonne volonté et l'énergie de ne vouloir que cela, seraient un des meilleurs moyens de perfectionnement médical.

Hippocrate, Galien et Celse l'ont fait, ainsi que beaucoup d'autres médecins célèbres de l'antiquité et des temps modernes. Il paraît même que le premier a envoyé non-seulement ses fils voyager dans différentes parties de la Grèce et de l'Europe, mais même son gendre, et jusqu'à ses disciples, avec des instructions pour recueillir des faits dans lesquels le savant vieillard leur recommandait surtout de prendre bien note du mode de terminaison des maladies; mais tout cela est vague et incertain.

« Les historiographes d'Hippocrate », nous dit M. Littré (2), « rapportent qu'il quitta sa patrie et » alla exercer la médecine dans différentes villes de » la Thrace. Cela est, à la vérité, concordant avec

(1) M. de Maistre est l'auteur de cette accusation qu'il justifie dans son ouvrage. (*Examen de la philosophie de Bàcon.* Paris 1836, in-8e.)

(2) *Vie d'Hipp.* trad. de ses œuvres, tom. I, p. 38.

» les renseignements que fournissent les écrits de ce » médecin, mais en a été probablement tiré. »

Il semblerait que M. Littré ne veut pas que les inductions tirées des écrits d'Hippocrate lui-même puissent servir à avérer la réalité des voyages que plusieurs biographes sont d'accord à dire qu'il fit; mais cela ne fait rien à mon propos. Ce qui est bien certain d'abord, c'est qu'on trouve dans le traité intitulé *Lex*, qui est classé par M. Littré lui-même parmi les traités appartenant à Hippocrate, le paragraphe suivant.

« *His igitur ad artem medicam allatis, et verâ » ipsius cognitione comparatâ, tandem per urbem » obambulando, non sermone tandem sed et opere » medicos haberi convenit.* » Mais dans l'impossibilité où le plus grand nombre de médecins se trouve de pouvoir voyager, il est clair qu'ils ne peuvent remplir cette lacune de leur éducation médicale qu'en lisant les livres des voyages.

Quel est le physiologiste qui pourra lire, comprendre ou traiter la physiologie, sans avoir au moins quelque connaissance de ces voyages faits dans des pays où les mœurs, où mille autres accidents ou penchants de l'espèce humaine sont si différents de ceux de la contrée qu'on habite ; de ces voyages qui éclairent au moins en partie mille points de l'histoire, si obscure encore, de l'homme depuis son origine. Les anatomistes même ne sau-

raient s'en passer, ce sont des choses trop connues; et les voyageurs les plus remarquables, comme Marco-Polo, Ulloa, Labas, Belloni, Chardin, Coock, Jean-de-Lery, Lesson, etc., sont ou ont été consultés par tout physiologiste qui sait de quoi il s'occupe et voit le besoin d'aller puiser des renseignements indispensables dans les livres des voyages, puisqu'il ne peut pas les avoir autrement.

M. Piorry, dans son excellente thèse du concours d'hygiène, à Paris (*des habitations*, etc.), a fait voir comme en hygiène les voyageurs lui ont été utiles pour les renseignements qu'ils lui ont donnés sur la manière de construire les maisons chez tous les peuples de l'univers.

Les physiciens et les médecins simplement botanistes même ne peuvent pas s'en passer, et, aux uns comme aux autres, les voyages nombreux faits dans ces derniers temps par MM. de Humboldt, Dumont-d'Urville, Spics et Martius, le prince de Newid, M. de Rieuzi et tant d'autres, prouvent la vérité de mon assertion.

Nous avons spécialement besoin, nous Brésiliens, de connaître les voyages médicaux et scientifiques de plusieurs médecins qui ont été en Asie, en Afrique et même en Amérique ; ceux de l'Asie, par l'analogie du climat, un peu des mœurs et aussi des maladies, comme celles du foie, qui règnent aussi-bien au Bengale qu'à Bahia, etc. Quant à ceux qui

ont fait des observations en Afrique, nous aurions besoin de mieux les connaître pour pouvoir mieux traiter les maladies des Africains qui vivent chez nous, et qui coopèrent en grande partie à la richesse de notre pays. Il ne faut pas rester constamment attaché à cet anglais Lind, qui n'a parlé que des maladies des Européens dans les climats chauds et du scorbut; tandis que Dazille, médecin très-instruit, mort en 1812, qui a beaucoup voyagé dans les Indes-Occidentales et dans l'Amérique, et qui a enfin séjourné pendant *trente ans* dans les colonies françaises d'Amérique en qualité de médecin du gouvernement, inspecteur-général des hôpitaux, ou comme médecin honoraire à Saint-Domingue, a écrit un des meilleurs, sinon le meilleur ouvrage qui existe sur les maladies des Africains, sous le titre de *Observations sur les maladies des nègres, Paris,* 1776, *in*-8°. Il en existe une autre édition. Dazille a écrit aussi sur les maladies des climats chauds, et particulièrement sur ce terrible tétanos si fréquent chez nous parmi les esclaves insouciants qui vont nu-pieds.

D'autres ont écrit sur ces maladies qui nous intéressent de si près, et je les ferai connaître en temps et lieu et avec plus de loisir.

—

Le célèbre Frank (Jean-Pierre) a écrit *De medicis peregrinationibus. In delect. opusc.*, tom. XI.

—

HISTOIRE ANCIENNE ET MÉDICALE.

Après les voyages doit venir la nécessité des études historiques, non-seulement de la médecine, mais aussi de toute l'antiquité, et c'est de ces dernières que j'aurai principalement à parler maintenant; mais le temps et l'espace me pressent, me resserrent de plus en plus, et je suis forcé par conséquent de réunir ici l'histoire littéraire à l'histoire de la médecine proprement dite, pour ne plus revenir là-dessus.

Quant à la première, on sait comme elle éclaire largement et interstitiellement la seconde ; toute personne qui a lu le moindre article d'histoire ou de biographie médicale ancienne le sait. Goulin, Percy, Desgenettes étaient aussi savants en histoire ancienne et moderne que dans l'histoire scientifique de la médecine : le dernier a écrit un abrégé d'histoire de France, depuis le temps des Gaulois jusqu'au règne du roi actuel, abrégé que je possède manuscrit de sa main. L'auteur commence par un petit aperçu bibliographique des meilleurs ouvrages à consulter sur l'histoire de France, et on y voit, *ex ungue leo*, le judicieux bibliophile.

Tout le monde a entre les mains les savants ouvrages de Sprengel, de Freind, de Black, et de MM. Kühnholtz et Dezeimeris, etc.

L'utilité et la nécessité de études historiques ont été proclamées, évidenciées en France par plus d'une voix puissante, et à l'étranger par l'exemple ; mais, *vox clamantis in deserto :* et cependant cette étude n'est ni indifférente, ni en aucune manière secondaire aux progrès réels de la médecine.

« *L'histoire*, dit un auteur de Montpellier (1), » *n'offrirait qu'un intérêt de stérile curiosité, si la con-* » *naissance des temps passés ne servait à nous tenir* » *en garde contre le temps présent* » ; et c'est ce qu'on peut répéter, plus particulièrement de nos jours, pour celle de la médecine.

« Il n'y a point de science, dit M. Dezeimeris (2), » qui offre autant d'exemples que la médecine de » découvertes faites, perdues et retrouvées; il n'y a » point d'histoire qui ait à signaler, aussi souvent » que celle de notre art, des efforts inutilement » perdus à créer des inventions déjà faites, et qui » ne demanderaient qu'à être perfectionnées; c'est » qu'il n'est point de classe de savants qui ait été » long-temps plus dédaigneuse du passé que celle des » médecins, et qui ait eu moins de souci qu'ils n'en » avaient, surtout en France, de se tenir au courant

(1) M. Garonne, Histoire de la ville de Montpellier, 1 vol. in-8°, Paris sans date, au commencement du discours préliminaire.

(2) Lettres sur l'Histoire de la médecine, etc. 1 vol. in-8°, Paris, 1838, pag. 110.

» des travaux accomplis hors du temps et des lieux
» où ils vivaient.»

Mais malgré toutes ces raisons, qui sont pourtant péremptoires, point d'enseignement historique.

Toutes ces citations et d'autres étaient destinées à faire partie de ce que j'avais à écrire dans cette thèse, et à la fin, sur la nécessité de connaître l'histoire de la médecine; mais, faute d'espace, je préfère les mettre ici à la place de ce que j'aurais à dire sur l'utilité de l'histoire ancienne et littéraire pour le médecin.

« La raison principale de cette incuriosité systé-
» matique, dit un journal moderne de Paris (1),
» c'est l'aveugle asservissement dans lequel la théorie
» de l'imitation a trop long-temps tenu les esprits....
» En acceptant, presque sans contrôle, l'idée la-
» conique de cet homme (Broussais), la génération
» médicale contemporaine a également accepté (2)
» sa critique erronée d'un passé scientifique qui lui

(1) Bulletin général de thérapeutique médicale et chirurgicale, 3e et 4e livraisons des 15 et 28 février 1841, à la page 122 jusqu'à 123.

(2) L'Ecole de Montpellier n'est jamais tombée dans le piége, il était trop grossier pour elle; son ancienne et honorable renommée d'école hippocratique s'est conservée intacte malgré l'engouement et l'empressement universel, et plus d'un professeur y a continué à opposer au croassement importun de l'erreur la voix sévère de la vérité.

» était inconnu. Quand cette erreur fut bien établie » dans les esprits, le divorce de la science du passé » et de la science moderne fut consommé ; à partir » de ce jour les études historiques furent à peu près » complétement abandonnées. »

PHILOSOPHIE, MÉTAPHYSIQUE, MORALE.

Considérée comme l'étude et la recherche de la sagesse, la philosophie (l'ancienne ou la moderne) n'a rendu que fort peu ou point de services à l'humanité, et partant à la médecine; mais, comme science de la nature en général, et de la nature de l'homme en particulier, elle lui a indubitablement rendu plus d'un service signalé, surtout quand, dans des temps plus rapprochés de nous, la crédulité et les inventions hypothétiques ne l'ont pas trop encombrée.

L'hypothèse, cependant, a pu quelquefois conduire indirectement à la vérité : c'est que quelquefois l'hypothèse a été cette divination du génie que l'expérience a contrôlée après, et parfois avérée.

La médecine a beaucoup enseigné à la philosophie, et la philosophie fort peu à la médecine. Depuis Platon jusqu'à Montesquieu, les philosophes ont pillé à pleines mains (1) dans Hippocrate, et cela parce que, comme il l'a dit lui-même *(De veteri*

(1) *Voy.* le discours de Prunelle.

medicinâ), c'est la médecine qui peut mieux connaître la nature de l'homme (1).

Les philosophes, ou ceux qui se disent tels, sont de grands raisonneurs. Le divin Hippocrate raisonnait peu, mais observait beaucoup et bien, et peignait de même ses observations : « *Le premier bienfait que la médecine lui doit*, dit le savant M. le professeur Lordat (2), *c'est sa séparation d'avec la philosophie et son indépendance d'avec les opinions variées des philosophes.* »

Avant M. Lordat, l'érudit Goulin (3) a dit que le Génie de Cos, « voyant dans la maturité de l'âge, » avec peine, que, les plus belles années de la » vie étant tout entières employées à parcourir plu- » sieurs écoles de philosophie, dont les maîtres en- » seignaient des opinions très-différentes, il n'en » restait point assez pour se rendre habile dans la » médecine qu'il appelle lui-même un art long »,

(1) C'est par la médecine *seule* qu'on arrivera à *quelques connaissances positives* sur la nature humaine, mais à condition d'embrasser la médecine même dans sa *véritable généralité*. Sans cela, je crois qu'on est bien loin de telles connaissances, je veux dire de savoir *ce qu'est l'homme, par quelles causes il subsiste, et le reste exactement, etc.* Hippocrate, *De l'ancienne médecine*, traduct. de M. Littré, § 20.

(2) *De la perpétuité de la médecine;* édit. de Paris 1837, in-8°, pag. 116.

(3) Dans l'*Encyclopédie méthodique*, art. *Anciens*, de la partie médicale.

conseilla à ses disciples de se détacher de cette étude, pour s'appliquer à celle de choses plus indispensables à l'art de guérir.

Les philosophes, par leur influence continuelle sur la médecine, ont plus nui qu'aidé à ses progrès. Les médecins philosophes du siècle dernier ont été de médiocres médecins. On me dira peut-être que c'est parce qu'ils étaient de médiocres philosophes, c'est possible; mais j'ajouterai que c'est principalement parce qu'ils voulaient tout soumettre à la *Raison*, et qu'alors ils *déraisonnaient*.

Lorsqu'ils viennent imposer à la médecine leurs idées, loin de la rendre plus certaine, ces éternels ergoteurs, avec leurs *raisons pures* et autres chimères pareilles, plutôt que de la raffermir davantage sur des bases plus solides que celles qu'elle a maintenant et de la rendre plus *industrieuse*, comme dit M. Lordat (1), « *l'abâtardissent, la rendent vague,* » *et distraient de leurs véritables travaux ceux qui la* » *cultivent.* »

On dira que je n'aime pas la philosophie, et je ne dis pas le contraire. C'est peut-être faute de mieux la connaître : les philosophes m'en ont dégoûté avec leurs divisions et leurs principes, qu'ils ne suivaient pas du tout pour eux-mêmes, ou pas souvent.

Un moine du moyen-âge disait, avec un mauvais

(1) Dans l'ouvrage cité.

jeu de mots qui renferme cependant un grand sens: *logica — caligo*.

L'esprit humain est un abîme; quand on cherche à l'approfondir on creuse l'abîme, et alors, pareil à celui qui, monté sur la branche d'un arbre, voulant pénétrer dans la nature intime du bois, l'a sciée, on n'obtient qu'une chute. Dans les régions trop élevées de la pensée, l'esprit humain finit par se trouver aussi malade que le corps sur le sommet des plus hautes montagnes.

C'est l'histoire de presque tous les philosophes les plus *creuseurs;* ils ont presque tous fini par être fous ou impies.

Celui que je respecte tant, qui a tant de fois fait ma consolation, et qui peut-être aussi est mort fou, disait: « Si on n'y songe pas assez, si on y songe » trop, on s'entête et l'on ne peut trouver la vérité.»

Et le profond penseur qui disait cela, avait beaucoup étudié la physique et la géométrie, et il s'appelait Blaise Pascal (1)!

L'étude de la philosophie peut donc servir négativement en médecine, c'est-à-dire qu'elle peut servir à faire voir le peu de consistance des opinions

(1). *Voy.* ses Pensées sur la faiblesse de l'homme. — Et il ajoute après: *Il n'y a qu'un point indivisible qui soit le véritable lieu de voir les tableaux; les autres sont trop près, trop loin, trop haut, trop bas. La perspective l'assigne dans l'art de la peinture. Mais dans la vérité et dans la morale qui l'assignera?...*

des philosophes, comme je crois l'avoir prouvé avec Hippocrate lui-même.

Indiquer les fausses routes à celui qui veut suivre le droit chemin de la vérité, c'est lui faire les trois quarts de sa besogne, outre que c'est faire une œuvre de charité et de devoir.

La logique, cette branche des études philosophiques, en ce qu'elle est *l'art de raisonner*, peut, en perfectionnant ou agrandissant la justesse du jugement dans le médecin, le rendre plus apte à l'étude et surtout à la pratique de la médecine. — On connaît le mot de Baglivi : « *Qui benè judicat benè curat* (1). » Mais en général, les écoles de philosophie sont peu utiles pour apprendre à raisonner juste : cette précieuse faculté de l'esprit est un don de la nature comme le sens musical. L'exercice peut le rendre plus prompt dans ses procédés, mais l'art ou l'étude ne le peut greffer nulle part.

La métaphysique, qui est la sommité de la philosophie, et qui, pareille aux sommités de certaines plantes odorantes, est ici la partie la plus utile, entre, selon mes vues, dans les études nécessaires à un médecin. Ici, plus que jamais, les autorités me sont indispensables.

M. le professeur Andral, dans son cours de pathologie générale (1839 à 1840), disait, dans ce

(1) *De praxi medicâ, lib.* I.

même amphithéâtre et sur cette même chaire où, un an avant, Broussais avait exposé ses doctrines matérialistes (1); M. Andral disait : « *Messieurs,* » *savez-vous ce qu'il y a de plus relevé dans les scien-* » *ces? C'est la recherche de l'invisible.* »

En effet, qui ne trouvera pas raison au savant pathologiste, vu que les *forces* et les agents insaisissables et impondérables, intérieurs et extérieurs,

(1) Si ce bon et honnête Ambroise Paré, dont le buste est placé, à Paris, au-dessus de la chaire où les professeurs de l'Ecole de médecine font leurs cours, pouvait nous dire toutes les choses qu'il a entendues; oh! qu'il en aurait long à nous conter! Au-dessous du buste se trouve cette inscription, tirée comme on sait du même chirurgien: *Je le pansay, Dieu le guarist;* et au-dessous de cette même inscription, combien de fois n'ai-je pas entendu M. Broussais dire (Cours des maladies du cœur), à peu près clairement et explicitement : « *Point de Dieu, point de nature, c'est moi qui guéris.* » Un des concurrents à la chaire qui a été donnée dernièrement à M. Piorry, l'a bien dit et défendu en plein amphithéâtre de Paris : « *Ce n'est pas la nature, je ne connais pas de nature, c'est le médecin qui guérit.* »

Cette singulière inscription, *Dieu le guarist,* m'a fait toujours penser à l'inconséquence des hommes et des choses humaines — l'Ecole de Paris croyant que c'est Dieu qui guérit!

Au moins soyez conséquents et effacez cette inscription qui jure avec vos actes, ou qui est une dérision. L'Ecole de Montpellier, au moins, est conséquente, et le *Olim Coüs nunc Monspeliensis Hippocrates,* qu'on a trouvé un peu ambitieux, est en harmonie avec tout ce qui se dit, qui se pense et qui se fait dans cette Ecole savante.

sont ceux qui modifient davantage en bien ou en mal la partie organique de l'homme ?

Le philosophe ancien n'était donc pas entièrement fanatique ou fou de se faire arracher les yeux.

Le sage et malheureux Zimmermann, qui mérite tant d'être médité en tout ce qu'il a écrit, dit quelque part (*de l'Expérience*) que ce sont les yeux de l'esprit plutôt que ceux du corps qui voient en médecine.

Les médecins qui s'acharnent et s'entêtent à vouloir *tout voir* physiologiquement ou pathologiquement dans l'anatomie normale ou morbide, sont semblables à ces enfants qui se débattent pour saisir l'image de la lune qu'ils croient être réellement au fond d'un baquet, et qui ne veulent pas se persuader que la lune n'est pas là (1).

(1) Loin de moi l'idée de nier l'utilité de l'étude de l'anatomie normale ou pathologique: ce sont deux branches des sciences médicales qui méritent grandement d'être cultivées avec soin. Mais j'ai vu souvent tant de gens influents et respectés vouloir tout expliquer par l'anatomie normale ou anormale, et je les ai tant crus et me suis trouvé après si détrompé, que vraiment je suis devenu depuis comme les chats échaudés;...... ou, pour me servir de phrases moins familières, je dirai comme Montaigne : « *On me fait haïr les choses vraisemblables quand on me les plante comme infaillibles.* » (Essais, liv. III, chap. II.)

« Vous êtes si habile dans l'anatomie, disait quelqu'un » à M. Petit, que vous devriez guérir toutes les maladies.

Mais il y a bien long-temps qu'on a dit que les hommes n'étaient que de grands enfants.

M. Dubois (d'Amiens) (1) a dit qu'il est *difficile* de trouver la raison de *tous* les phénomènes physiologiques et pathologiques dans la composition et l'arrangement matériel des organes, dans ce qu'il y a en nous de *visible* et de *tangible* : ce sont ses propres expressions.

M. Dubois craint peut-être de se compromettre pour l'avenir, en disant qu'il est *impossible* ; il dit seulement qu'il est *difficile*. Attendons l'Alexandre qui tranchera le nœud gordien de la difficulté : Broussais ne l'a pas même entamé ; son scalpel n'a jamais été assez puissant. Mais MM. Raspail et

« — Cela est vrai, répondit le célèbre docteur, mais mal- » heureusement nous sommes comme les porte-faix de Paris » qui connaissent bien toutes les rues, mais qui ne savent » pas ce qui se passe dans les maisons. »

Si non è vero è ben trovato.

(Ancien recueil de bon mots, etc., imprimé à Landau. Un vol. in-18, sans date, pag. 60.)

On sait qu'Hippocrate a dit que les descriptions de l'anatomie étaient plus utiles aux peintres qu'aux *médecins*. Hippocrate voulait certainement parler de la myologie et de l'anatomie des formes extérieures : « *Je pense* » (dit-il) *que tout ce que sophistes ou médecins ont dit ou* » *écrit sur la nature, appartient moins à l'art de la médecine* » *qu'à l'art du dessin* » (De l'ancienne médecine, traduction de M. Littré, § 20). — Dans le même traité, § 22, Hippocrate conseille l'étude de l'anatomie comme utile.

(1) *Cours d'études médicales*. M. Dubois a publié plusieurs ouvrages connus de pathologie interne.

Dutrochet sont là encore tout vivants et expérimentant tous les jours sur les *tissus morts* pour trouver l'*inconnue* des *corps vivants*, et peut-être feront-ils monter un de ces jours cette *inconnue* par *endosmose*, ou la feront-ils descendre par *distillation*.

« C'est à tort », (dit M. Auber, déjà cité dans cette thèse, dans le même ouvrage, pag. 77) « qu'on a dit et répété souvent qu'il fallait repousser » la métaphysique des domaines de la médecine, » sous le prétexte qu'elle était inutile, embarras- » sante et dangereuse pour elle.

« On ne saurait trop fermer l'oreille à de pareils » propos ; car, si on les prenait au sérieux, on ne » pourrait apporter dans notre science que *des vues* » *mesquines, étroites*, et on finirait *incontestablement* » par dessécher tout-à-fait le *tronc de notre art* (1). »

J'aurais encore beaucoup à dire, mais je m'arrête là : qu'on lise Zimmermann dans plusieurs endroits de ses œuvres et particulièrement dans l'introduction, page 67 (2) ; qu'on lise M. Reveillé-Parise dans son *Hygiène*, page 292 (3), l'*Oracle de Cos* d'Aubry, page 589 (4), et les œuvres de Franck (Joseph), etc., etc. Je ne voudrais pas cependant terminer sans dire quelques mots de tout ce que

(1) A la même page citée.
(2) De son *Traité de l'expérience.*
(3) De l'édition que je cite dans cette thèse.
(4) Edit. de Montpellier, 1810 in-8°.

j'ai ici d'écrit sur la morale et la religion en médecine.

Je me contenterai de présenter sur cela des opinions qu'on ne pourra pas dédaigner comme on pourrait faire des miennes, et je commencerai par Bordeu. J'ai déjà trop cité Hippocrate, qui a tant écrit à ce propos. Bordeu dit (1) :

« L'étude de l'âme, les notions morales, méta» physiques, *théologiques* et *révélées* (je m'entends déjà répéter que ce savant Bordeu était un fanatique) « sur la spiritualité et son influx dans les opé» rations animales et dans les effets des passions, » nous ont servi de *guide* et de *fondement* en bien » des points. »

J'aurais à citer ici un grand nombre de médecins qui ont été très-pieux, à commencer par ce prodigieux Haller. Mais, avant tout, je ferai rappeler à ceux qui, par hasard, voudraient me supposer exagéré dans mes sentiments religieux, que je n'ai nullement ce malheureux défaut (2) : « *Non eru-*

(1) Presque à la fin du traité, *Analyse médicinale du sang*, dans l'avant-dernière page de l'édition in-8°, Paris 1775.

(2) On ne peut raisonnablement exiger qu'un médecin soit dévot comme doit l'être un homme d'église : on le lui imputerait encore pour un ridicule; mais il ne peut se dispenser d'avoir le plus grand respect pour la religion, d'en suivre les principales pratiques, et en tout d'être probe et vertueux, discret dans ses propos, irréprochable

ditur qui non sapiens est in bono » dit l'Ecclésiaste ; et à ceux qui n'aiment pas la Bible, je dirai que parmi les peuples orientaux, où tout savoir humain a commencé, et même parmi des peuples sauvages ou dits sauvages, la science a toujours eu une origine céleste.

Cette puissance personnifiée par l'imagination ardente et le jugement fin des Grecs, dans une Déesse qui présidait et activait le savoir humain et les actions nobles et généreuses, était sortie de la tête du premier des Dieux, du Dieu souverain.

Mais si le médecin n'apprend pas à devenir religieux en étudiant son art, s'il n'apprend pas à devenir chrétien en fréquentant un hôpital (1), il ne pourra jamais l'être autrement... Et qui le croirait ? c'est cependant dans ces mêmes hôpitaux que les élèves endurcissent leurs cœurs, des maîtres leur en donnent quelquefois même l'affreux exemple ; et la mort qui moissonne partout autour d'eux et les épargne, et le Christ qui est là, ne leur donnent jamais une idée de l'éternité.

dans sa conduite. » (Lussaud, corrigé et augmenté par P.-J. Amoreux. *Apologie pour les médecins accusés d'irréligion, etc.* Montpellier 1816, 1 vol. in-8°, pag. 80.

(1) « La science (disait Dugès) est plus propre à ramener les esprits vers les principes fondamentaux de la religion qu'à les en éloigner. »

Voyez Eloge de Dugès, par M. le professeur Bouisson, in-8°, Montpellier 1840, page 19.

Ils n'ont donc jamais appliqué les yeux de leur âme sur les angoisses convulsives d'un agonisant? Leur cœur ne s'est-il jamais ému à ce mouvement de la lèvre impuissante qui cherche encore à articuler un mot? et n'ont-ils jamais senti frissonner la moelle de leurs os au dernier râle d'un mourant?... Malheureux !

Haller écrivait, le 7 août 1737 :

« Je viens de voir un spectacle plein de salutaires » enseignements, un mourant !.... Il attendait à » chaque instant la prochaine, la terrible éternité. »

Et le 24 novembre 1773 :

« Fais-moi vivre, ô Dieu ! comme un homme » qui doit mourir ; marcher devant toi comme un » homme qui souhaite d'aller à toi. Que je me con- » duise ainsi qu'un être qui se croit immortel et né » pour une meilleure vie (1). »

Qu'on rie de cela, et on rira d'Haller; et moi, malgré la défaveur ou même le ridicule qu'on voudra jeter sur mes intentions les plus pures, comme cela

(1) *Voy.* Pensées extraites du journal d'Albert Haller, traduites de l'Allemand, avec une notice sur sa vie ; 1 vol. in-12, Paris, 1836, aux pages 9 et 67.

On se trompe quand on dit et quand on répète, de livre en livre et dans quelques cours, que Haller n'a jamais traité que cinq malades. Ce savant médecin pratiqua très-activement la médecine à Berne, depuis 1729 jusqu'à 1736, et pendant cet espace de temps il y a été plus d'un an

ne me peut venir que des ignorants, je leur dirai sans sentir la moindre peine ou ressentiment, et au contraire avec amitié :

«La sagesse où Jésus-Christ nous mène est si »sublime, qu'elle paraît folie à notre sagesse; et »les règles en sont si hautes, que tout nous y paraît »un égarement (1).»

Cette partie de mon travail serait encore plus incomplète qu'elle ne l'est, si je ne mentionnais ici d'autres connaissances également nécessaires au médecin, pour compléter son *érudition générale.*

Quel est le physiologiste ou l'hygiéniste sachant ses devoirs, qui se croira dispensé de bien connaître, outre la physique et la géographie, etc., les lois des peuples anciens et modernes, à commencer par celles de Moïse et de Confucius?

Faut-il nommer la chimie, de laquelle il serait si intéressant de connaître l'histoire, et la botanique, et la pharmacie, et la pharmacologie qu'on n'étudie guère, et l'art de connaître les médicaments

médecin d'un hôpital, place qu'il a sollicitée lui-même, et qu'il n'a quittée que pour aller professer, comme on sait, à Gottingue, où il a passé plus de quinze ans, et où l'excellente bibliothèque de l'université, la bibliothèque peut-être la mieux classifiée et régularisée de l'Europe, a contribué pour beaucoup aux études bibliographiques qui ont produit plus tard ces admirables et étonnantes bibliothèques, *Anatomica*, *Chirurgica* et *Medicinæ practicæ*.

(1) Bossuet, Discours sur l'Histoire univ., part. 2e § XI.

falsifiés, qu'il serait si utile au médecin de savoir, ainsi que toute l'histoire naturelle et l'anatomie comparée, pour laquelle il n'existe pas une seule chaire dans les écoles de France?

Quelle est la connaïssance, enfin, qui puisse ou doive être étrangère au médecin? Quel ouvrage doit-il négliger de lire ou d'étudier? C'est pour lui principalement qu'il n'existe pas, comme le disait Pline, de mauvais livre où l'on ne trouve quelque chose de bon.

Le médecin doit connaître jusqu'à la vie des saints; et comme mon assertion peut sembler étrange, je dirai à ceux qui la trouveront telle de lire le dernier ouvrage du docteur Marc de Paris (1), et celui de M. Leuret, intitulé : *Du traitement moral de la folie* (2). On trouvera dans ces deux ouvrages, tous les deux très-remarquables, les vies de sainte Thérèse et de saint Antoine analysées, et ces deux saints considérés (d'après l'analyse) comme deux monomanes de monomanie érotique.

Je dirai plus; qu'on lise Zimmermann, et on verra, tom. III, pag. 317 de son *Traité de l'expérience* (3), ce qui suit à propos des livres qui traitent de la vie des saints.

(1) De la folie considérée dans ses rapports avec les questions médico-judiciaires. 2 vol. in-8°, Paris 1840.
(2) Paris 1840, in-8°.
(3) Traduction de Le Febure de Villebrune. 3 vol. in-12, Paris 1774.

« *J'ai pensé que la lecture m'en pouvait être utile dans mon état. Je les ai lus avec plaisir. Quelques personnes me crurent alors réellement épris de ces rêveries; d'autres, qui connaissaient mon aversion pour le fanatisme, me regardèrent comme un esprit fort. Je laissai penser librement sur mon compte, en cherchant à m'instruire des moyens de me rendre utile à ces malades dont on ne saurait trop plaindre le sort.* »

Les vies des saints elles-mêmes peuvent donc *instruire le médecin.*

On pourrait faire ici un long article sur les choses en apparence extravagantes, mais réellement utiles aux connaissances médicales, sur lesquelles des médecins très-respectables ont écrit des traités quelquefois assez volumineux.

Camper, par exemple, a écrit *sur la meilleure forme des souliers*, Sœmmerring *sur les effets pernicieux des corsets*, et mille auteurs français ont écrit après eux *sur les dangers des corps à baleine, etc.* Rivinus, célèbre médecin de Leipzig, a composé un ouvrage *De morbis à vestitu*, et un professeur de cette Faculté en a mis un au jour sur la nocuité *des modes et des habillements, etc., etc.* Dans les *Anecdotes* de Sue et dans ses *Essais historiques sur les accouchements*, on peut voir beaucoup d'autres ouvrages du même genre.

A propos de citations et en terminant cette partie de ma thèse, je dois rappeler ici quelques auteurs qui ont écrit anciennement sur ce sujet ou dans ces derniers temps.

On peut puiser dans *l'Uomo di lettere* du Père Bartoli beaucoup de renseignements pour le sujet qui m'occupe. Dom Pont Bénédictin a écrit un mémoire inséré dans ceux de l'Académie des jeux floraux de Toulouse, et intitulé : *Combien les sciences sont redevables aux belles-lettres.* L'abbé Forest a traité dans cette Académie la même question. Fr. Morand, savant chirurgien de Paris, auteur de plusieurs ouvrages estimés, a publié un *Discours dans lequel on prouve qu'il est nécessaire au chirurgien d'être lettré.* M. Andrieu, agrégé dans cette Faculté, a traité, dans sa thèse de concours : *De l'influence de l'érudition et des méthodes philosophiques sur les progrès de la pathologie chirurgicale.* Je crois avoir déjà cité l'ouvrage d'Alibert : *Discours sur les rapports des sciences physiques et morales avec la médecine.* Parmi les thèses de la Faculté de Montpellier (1837), celle de M. Vian (Etienne Victor), intitulée : *Hygiène morale des tempéraments*, est très-remarquable. Dans la thèse de M. Sales-Girons (1840), intitulée : *Sur les principes métaphysiques des sciences naturelles*, on trouve aussi d'excellentes choses, etc. etc.

De l'Erudition médicale.

Après la lecture attentive et méditée de tout ce que Zimmermann a écrit sur l'érudition médicale nécessaire au praticien (1), il devient vraiment presque impossible, au moins pour moi, d'ajouter quelque chose de passable sur ce sujet.

Du moment qu'une médecine a commencé à exister, l'*érudition médicale* a commencé avec elle.

Qu'on prenne comme on voudra l'origine de l'art, le premier homme ou femme qui a commencé à soigner des malades, savait incontestablement ce que d'autres avant lui avaient fait dans de pareilles circonstances, ou était un imposteur.

L'élève, le docteur en médecine, ne sait quelque chose que par l'*érudition* qui consiste en ce qu'il a appris avec son maître.

Or, croirait-on connaître la médecine quand on a entendu, sans explications ni éclaircissements, les théories enseignées par un *professeur?* Croit-on apprendre la médecine quand on *voit* pratiquer un

(1) *Traité de l'expérience,* tout le 2e livre et les chapit. I. *de l'érudition en général*, II. *des préjugés contre l'érudition*, III. *des avantages de l'érudition*, IV. *du caractère particulier du savoir du médecin*, et V. *de l'influence que l'érudition a sur l'expérience.* Depuis la pag. 62 jusqu'à la pag. 166 du tom. 1er de la traduction de M. Le Febure de Villebrune, édition de Paris 1774, 3 vol. in-12.

professeur de clinique dans un hôpital où il ne peut guère entrer dans de grands détails sur le traitement, sur la suite de ses raisonnements, sur la maladie; dans un hôpital où le plus grand nombre de fois on apprend plutôt avec le malade (quand on est en état d'apprécier la maladie), qu'avec le professeur lui-même?

Celui qui le croit s'abuse, celui qui le donne à croire trompe.

Hippocrate, que je ne me fatiguerai jamais d'invoquer puisqu'il est le code éternel de la raison et de la vérité en médecine ; Hippocrate dit (1): « *Celui » qui, rejetant et dédaignant tout le passé, tente d'au- » tres méthodes et d'autres voies, et prétend avoir trouvé » quelque chose, celui-là se trompe et trompe les autres.* »

Et qu'on ne croie pas que ce sage et savant homme voulait être stationnaire et n'aimait pas ce *progrès* sur lequel on appuie tant aujourd'hui, croyant dire quelque chose de nouveau et s'imaginant avec le *progrès* écraser Hippocrate. Non, le médecin de Cos ne voulait pas le sommeil de l'inertie et de la paresse en médecine : il dit très-positivement : « *La médecine est, dès long-temps en posses- » sion de toute chose, en possession d'un principe et » d'une méthode qu'elle a trouvés : avec ces guides, de » nombreuses et excellentes découvertes ont été faites*

(1) Dans le traité *De l'ancienne médecine*, traduct. de M. Littré, § 2, pag. 573, édit. de Paris in-8°, 1839.

» *dans le long cours des siècles, et le reste se découvrira* SI DES HOMMES CAPABLES, INSTRUITS DES DÉCOUVERTES ANCIENNES, LES PRENNENT POUR POINT DE DÉPART DE LEURS RECHERCHES (1). »

Les vrais sectateurs d'Hippocrate, ceux qui ne le sont pas seulement de nom, mais qui l'ont lu, qui l'ont étudié, ne sont pas des *hommes rétrogrades et entêtés* qui ne veulent rien de ce que les sciences et l'étude attentive par des hommes consciencieux et aptes peuvent trouver d'utile tous les jours : non, ceux qui le disent ne savent pas ce qu'ils disent; ceux qui sont tels ne savent pas ce qu'ils font, ou sont possédés de cette indolence retardataire de toutes choses, et surtout de la médecine. Celui qui au sortir des bancs d'une faculté avec un diplôme de docteur se croit un *médecin complet*, se trompe gravement (2).

Hippocrate, ou au moins celui qui a écrit la lettre qui fait partie des écrits hippocratiques,

(1) Dans le même traité, même page, même édition.

(2) « L'étudiant ne connaît dans le monde que l'auteur »du livre qu'il a entre les mains, et ne s'informe pas s'il »y a eu des médecins avant lui. » (Percy, art. *Erudition* dans le grand Dictionnaire en 60 vol.) Percy pourrait ajouter : que l'étudiant ne jure que par l'auteur de son livre, et ne croit pas même qu'il puisse exister de meilleur livre sur la terre. Mais à qui la faute? Elle peut venir de tous les deux; mais ordinairement elle ne peut pas être de celui qui n'a jamais étudié la médecine.

disait, en écrivant à Démocrite : « *Ego . . . . . ad* » *finem medicinæ non perveni etiamsi jam senex* » *sum* (1). »

Le grand Boerhaave disait, dans sa vieillesse, qu'il ne savait pas comment on pouvait se charger d'un malade.

La maladie en apparence la plus simple peut devenir si différente, si compliquée selon le sexe, la saison, l'âge, le climat, le tempérament de l'individu, ses habitudes, ses passions, son moral et son physique, que les difficultés deviennent vraiment immenses pour une seule maladie.

Chaque individu est un être à part; il n'y en a pas deux identiques dans toute la nature. Or, on peut de là déduire avec la plus stricte logique, que, pour les maladies c'est la même chose, il n'en existe pas deux identiques; et tout cela est bien connu de ceux qui ont étudié.

C'est peut-être en considération de cela, que, parmi les Egyptiens, maîtres des Grecs, chaque médecin prêtre s'occupait d'une seule maladie, et remettait au collége des prêtres ses observations qui y restaient conservées pour l'utilité des hommes et de la médecine.

Ce serait le meilleur moyen encore aujourd'hui

(1) De la traduction de Vander-Linden, Naples 1737, où on trouve une faute d'orthographe : *Sim* au lieu de *Sum*.

de perfectionner la médecine que d'agir comme les Egyptiens (1); mais comment exercerait-on la vanité de tout connaître et de tout traiter?

Beaucoup de médecins cependant s'occupent aujourd'hui de ce qu'ils appellent *une spécialité*, et deviennent ainsi plus habiles dans un genre particulier de maladies. Les exemples sont nombreux, jusqu'au charlatanisme, et connus de tout le monde.

La sagacité, la justesse et la rapidité du coup-d'œil, la vue de l'esprit longue pour embrasser et dominer un vaste horizon, et la célérité ou la prudente réserve que le médecin doit toujours avoir près d'un malade, sont des qualités tellement rares et tellement opposées entre elles, qu'en vérité,

(1) Ils avaient un code de réglements et de préceptes dont il n'était pas permis de s'écarter dans la pratique, et les maladies étaient réparties parmi les différents ordres du collége, de manière que chaque individu devait se borner à en guérir un genre particulier. (Rosario Scuderi) Introduction à l'Histoire de la médecine, traduite de l'italien par Charles Billardet; 1 vol. in-8°. Paris 1810.)

On voit par là que les Egyptiens avaient déjà compris ce besoin, que chaque jour confirme davantage, c'est-à-dire la division et subdivision de la science en plusieurs branches, et les spécialités en médecine.

On peut consulter là-dessus l'ouvrage bien connu de Prosper Alpin : *De medicinâ Egyptiorum, etc.*

Hippocrate disait : *Medicus omnia percurrere non potest.* (*De decenti ornatu.*)

celui qui les possède toutes est un être privilégié de la nature, donné par Dieu à l'humanité souffrante, et digne de la vénération de tout le monde (1).

Une seule des qualités susdites a suffi plus d'une fois pour faire le mérite et la fortune des plus hautes sommités médicales; mais c'est de toutes ces qualités ensemble que doit être doué le parfait médecin.

Le parfait médecin doit, en outre, avoir la morale la plus rigide, la plus inébranlable par tout genre de séduction.

Or, les premières des qualités que je viens de citer, la sagacité, etc., on les acquiert difficilement quand on n'a pas des prédispositions naturelles. La dernière, la morale; on peut la posséder et la conserver en s'étudiant sans cesse; mais surtout en activant continuellement dans son âme cette flamme céleste de la religion, qui est l'agent supérieur de la morale la plus sublime et le palladium de tout honnête homme.

L'état de médecin ne devrait jamais être adopté que par celui qui se sent une vocation naturelle (2).

(1) *Medicus bonus venerandus.*

(2) J'ai lu à la tête d'un des chapitres de l'hygiène de M. Reveillé-Parise un passage de Lavater, qui me vient ici à propos :

« *Chaque homme a des dispositions à tout, et cependant on peut dire, avec vérité, qu'il n'a que pour très-peu de choses des dispositions particulières.* »

Ce serait un beau chapitre à faire, si déjà il n'est pas

Les malheurs actuels en médecine proviennent en grande partie de ce que cette profession, la plus noble de toutes, n'est plus ou n'est très-souvent qu'un métier qu'on cherche à rendre plus profitable, un moyen d'arriver à l'opulence qu'on exploite.

Le vrai médecin, qui méprise toutes ces bassesses, planant dans une sphère de véritable grandeur, d'où il observe les misères de l'humanité qui sont du domaine de la médecine, pour les soulager ou les guérir, ce digne médecin étudie, *nocturnâ diurnâ manu*, les livres, les hommes et la nature.

Quel travail sans bornes ! comment le remplir sans un dévouement sans mesure ! Non, les hommes et les choses terrestres ne suffisent pas pour donner et surtout pour maintenir ce dévouement.

La vie de plusieurs hommes de génie n'a pas encore suffi pour connaître l'homme. La nature ne se découvre à nous que rarement. Et quel est celui qui depuis deux ou trois siècles a bien connu les livres, seulement les bons (1), ou ceux qui ont été écrits exclusivement sur une seule maladie ?

fait, que celui des aptitudes ; mais cela en serait un autre, plus utile peut-être que celui de la vanité, comme motif dans une profession où l'on dispose de la vie des hommes parce qu'une fantaisie l'a ainsi décidé. (J.-L. Fabre Terrenenve. *Essai sur la manière et les moyens d'exercer la médecine honorablement*. Paris et Lyon 1836, in-8°, p. 256.)

(1) Dans la lecture de certains livres (nous disait naguère M. le professeur Lordat, dans ses *Leçons de physiologie*),

L'érudition seule peut donner au médecin l'utile conviction de tout ce que je viens de dire : avec cette conviction, s'il a de la confiance et s'il est inspiré par le véritable amour de l'humanité, tous les instants lui seront précieux, non-seulement pour étudier les livres, mais pour étudier l'homme physiologique et pathologique.

Qu'on n'aille pas croire, d'après cela, en exagérant ma pensée, que je désire voir le médecin accablé par ce *bagage de l'antiquité* qui surchargeait Balzac lui-même (1), ou que je veuille le voir

.... docteur enivré de sa vaine science,
Tout hérissé de grec, tout bouffi d'arrogance,
Et que de mille auteurs retenus mot pour mot, etc. (1),

nous ennuyer avec un babil qui tient plus de la mémoire que du jugement. Non, certes.

La sciencia es locura si bon seso non la cura ;

disent les Espagnols ; ce qui vient à peu près au *nihil est eruditio nisi mens adsit* des Latins.

» *L'érudition, le savoir, l'expérience des autres ne* » *seraient d'aucun avantage pour le médecin* (dit

il faut faire comme quand on mange une grenade, on prend les graines et on jette l'écorce ; dans d'autres, ajoutait le spirituel professeur, il faut, comme dans les melons, savoir bien séparer la chair savoureuse et utile d'avec l'écorce indigeste qui s'y trouve intimement unie.

(1) Diderot appelait ce genre d'érudits, sans critique ni raisonnement : « *des mulets chargés du butin d'autrui.* »

(2) Boileau, dans ses satires.

» Zimmermann (1), *sans cette pénétration et ce génie » qui font seuls l'habile homme.* »

Mais il est très-clair que même les plus grands génies ont besoin d'érudition ; ils peuvent bien, dans quelques cas, deviner, pour ainsi dire, la nature ; mais il n'est donné à personne, pas même aux plus grands génies, de deviner le passé, ni la manière par laquelle d'autres génies, dans d'autres siècles et d'autres nations, ont envisagé un même sujet, une même maladie, un même phénomène médical.

D'ailleurs, il faut bien se défier de cette croyance qu'on peut avoir dans son génie ou dans le génie des autres; et plus que jamais on doit avoir cette sage défiance dans notre siècle, et surtout en médecine, où les écarts sont des malheurs souvent irréparables.

Tout *docteur* n'est pas *docte.* Or, un des plus puissants moyens de devenir *docte*, est la lecture assidue et réfléchie des savants maîtres de l'art; c'est, en un mot, l'érudition, comme je l'ai déjà dit.

Toute profession, jusqu'à l'artisan, a besoin de connaître le passé ou l'*érudition* de son art.

Le médecin seul se croira-t-il dispensé de connaître ses devanciers dans la science, lui qui a sur

(1) De l'expérience, t. I, p. 149 ; *traduct.* de Lefebure de V. 3 vol. in-8°. Paris 1774.

son âme une responsabilité plus grande que celle du prêtre et du magistrat (1)?

C'est dans la lecture des livres anciens surtout, qu'on peut apprendre à connaître ces cas rares qu'un médecin rencontre de temps en temps dans sa pratique, et qui éclairent si puissamment dans les difficultés physiologiques et pathologiques, comme l'a fait voir M. le professeur Lordat dans sa savante leçon faite spécialement sur ce sujet (2).

Comment connaître, sans l'érudition, à quel point se sont arrêtés les anciens sur telles ou telles recherches en médecine, pour en commencer de

(1) « Plus on réfléchit à la nature des sciences d'observation, sciences qui consistent dans la connaissance des rapports qu'ont entre eux les objets et les faits qu'elles étudient; plus on réfléchit au degré de certitude dont elles sont susceptibles, degré qui se mesure sur le nombre connu de ses rapports, et plus on voit se multiplier les motifs de laisser au champ de l'observation son étendue illimitée dans les temps et dans l'espace, dans le présent et dans le passé, dans les lieux où nous observons et dans tous les lieux où des observations peuvent être faites. »

M. Dezeimeris, *Lettres sur l'histoire de la médecine.*

(2) « C'est l'érudition qui nous instruit des exceptions qu'il y a à faire aux principes généraux, partant à tous les cas particuliers dont les seuls vrais médecins ont aperçu les raisons. Il est même des choses qui arrivent si rarement, qu'il est impossible de savoir quel parti prendre en pareil cas, si l'on n'a pas appris par la lecture ce qui peut être alors avantageux ou non. » (Zimmermann, *De l'Expérience*, édition citée, tom. 1er, pag. 94).

nouvelles sur la même matière. On conçoit qu'elles risqueraient bien de n'être qu'un renouvellement de ce qui a déjà été fait et une perte de temps, si on ne connaissait pas le point d'où il faut partir?

M. le professeur Bouisson, de cette Faculté, faisait voir dernièrement, dans le *Journal de la Société de médecine pratique* de Montpellier (1), que, dans l'étiologie du *bec-de lièvre*, la théorie de l'arrêt de développement appartenait réellement à Harvey (2), et que les modernes partisans de ce mode d'explication l'avaient gratuitement considéré comme une découverte qui leur était propre.

MM. Dezeimeris et Kühnholtz ont montré la *nouveauté* de toutes ces prétendues découvertes.

En lisant les anciens on s'épargnera non-seulement le déplaisir de toutes ces bévues, mais on aura en même temps la facilité d'y puiser, pour les mettre en évidence, mille vérités qui s'y trouvent ébauchées, mille procédés qui s'y trouvent indiqués, bien qu'ils soient incomplets ou inachevés par le manque de moyens de l'inventeur, ou par le peu d'appui et d'aide qu'il trouvait, dans des temps quelquefois barbares ou peu éclairés.

Ce même Harvey a peut-être entrevu la circulation dans Servet ou dans Fra Paolo, qui, dit-on,

(1) Tom. II, pag. 257 (1841).

(2) *De generatione animalium, exercit.* 69. Lugduni Batavorum, pag. 515, petit in-4° (1737).

l'avait eu de Fabrizio d'Aquapendente. Harvey, du reste, avait beaucoup voyagé en France, en Allemagne, en Italie, avait entendu en personne Aquapendente; et pareil au célèbre Ambroise Paré, il avait, dans ses voyages, beaucoup acquis et beaucoup appris. — Des voyages sont encore de l'érudition.

C'est l'érudition qui fait voir, avec l'évidence historique, l'inanité de tous ces systèmes que la présomption ou l'orgueil élèvent, que la multitude aveugle et si facile à tromper maintient pendant quelques années, mais que la force irrévocable de la Vérité fait indubitablement crouler à jamais.

Le médecin érudit verra comment les archées de ce fou de Paracelse, qui a pourtant eu des sectateurs; comment les alcalis et les acides de Sylvius, avec tous les chimiatres; et le mécanisme de Borelli; et le solidisme atonique ou excité de Cullen; et les asthénies ou sthénies de Brown; et l'irritation de son parent Broussais, etc., etc., n'ont eu qu'une durée éphémère; et comment Hippocrate, avec son observation judicieuse, son empirisme rationnel et sa méthode si saine et si simple en même temps, est seul, depuis vingt-deux siècles, resté debout et intact, au milieu des débris des systèmes, comme ces arbres séculaires, géants de nos forêts, qui, au milieu de toutes les broussailles que l'incendie ravage, restent fiers et immo-

biles, offrant toujours au voyageur fatigué l'asile agréable et majestueux de son feuillage admirable.

L'érudition aide le travail intellectuel, en éclairant du flambeau précieux de l'antique expérience : elle nous dispose davantage à travailler, et elle rend le travail plus facile, par la méthode exclusive des botanistes, en nous faisant voir ce qu'il faut élaguer.

L'érudition est au médecin sa boussole, son histoire des naufrages, sa carte des écueils et en même temps sa mine inépuisable.

La vraie érudition mérite seule le nom de science, dit Zimmermann, pag. 64 du *Traité de l'Expérience,* de l'édition que je cite.

Il faut beaucoup lire, mais il faut surtout lire en tirant un profit semblable à celui de l'abeille, qui, après avoir sucé le miel, l'élabore et le conserve soigneusement.

Il ne faut pas trop lire : s'il est bon d'imiter l'abeille, il est aussi nécessaire d'imiter quelquefois l'insecte industrieux qui trouve en lui-même le fil nécessaire à sa toile (1).

(1) Ne serait-ce pas ici le cas de rappeler cette pensée de Bacon : « *Qui tractaverunt scientias, aut empirici, aut dogmatici fuerunt. Empirici, formicæ more, congerunt tantum et utuntur. Rationales, aranearum more, telas in se conficiunt. Apis verò ratio media est, quæ materiam ex floribus horti et agri elicit, sed tamen eam propriâ facultate vertit et digerit.* » (Novum organum, lib. I, aphor. 95.)

De même que la trop abondante nourriture énerve l'estomac, une excessive érudition peut nuire à la libre action des différentes facultés de notre entendement : et de même que les seuls aliments ne suffisent pas pour rendre l'homme bien portant et dispos : ainsi la seule érudition ne suffit pas à rendre la tête meilleure.

Le jugement peut s'améliorer par le moyen de la lecture, mais il faut avoir bien soin de le perfectionner aussi avec la pratique des hommes qui le possèdent, et avec l'observation attentive et personnelle de la nature en action.

Si les anciens disaient : *Cave ab homine unius libri ;* on peut dire, et peut-être avec plus de raison, *Cave ab homine observationis unius generis.* Si le premier entiché de son unique maître adore en lui jusqu'aux erreurs; le second, ne voyant partout qu'un moteur et un antidote, ne connaît que deux voies, comme par exemple celle des irritations et des saignées coup sur coup. Or, Hippocrate a dit : *« la médecine a bien plus d'une face et exige une pré- » cision de plus d'un genre. »*

Dans l'adoption des opinions des modernes, comme de celles de quelques anciens, je reproduirai cette pensée de Zimmermann, qui l'emprunte lui-même à un Indien : « il faut imiter les aveugles qui, avant de poser le pied en plein sur le sol, tâtonnent et essaient le terrain. »

L'érudition médicale devait occuper dans cette thèse un espace beaucoup plus étendu que celui que j'ai consacré à l'érudition en général ; mais le manque du temps nécessaire pour rédiger une thèse qui outrepasse peut-être les proportions ordinaires d'une dissertation inaugurale, m'empêche de transcrire et de faire imprimer les nombreuses notes que j'avais recueillies sur ce sujet Je prie mes Juges de vouloir bien avoir égard à ces considérations, et aussi de remarquer que, dans la première partie de ma thèse, les citations et les réflexions médicales, intercalées dans le texte, peuvent bien lui donner une expression qui n'est pas uniquement littéraire. Du reste, si cela m'eût été possible, j'aurais donné aux deux parties de ce travail une forme plus aphoristique ; mais le temps nécessaire à ce genre d'exposition, beaucoup plus difficile que ce qu'on peut croire pour un étranger, qui a déjà à lutter avec le manque d'habitude d'écrire dans une langue qui n'est pas la sienne, et avec la véracité, l'à propos et la rectitude qu'il doit donner à ses faibles idées, m'a empêché de satisfaire ce désir. Je n'ai pas eu le temps d'être court, je n'ai pas eu celui d'être complet. Puissent mes Juges me tenir compte de ce double regret; je peux leur montrer en manuscrit le complément des recherches bibliographiques que j'aurais voulu utiliser!

PENSÉES OU SOUVENIRS DIVERS

SUR LA MÉDECINE,

OU CE QUI LA CONCERNE,

recueillies à Paris et ailleurs.

> Il n'y a rien de secret qui ne doive être manifesté, ni rien de caché qui ne doive être connu et paraître à découvert.
>
> L'ÉVANGILE SELON St LUC, chap. 8, vers. 16 et 17.

SUR LA MÉDECINE.

Honora medicum, ex necessitate, dit la Sagesse (1). Le médecin est donc un des besoins de la vie (2). Mais *le médecin* — entendons-nous bien — et non pas *le médicastre*.

Le vrai médecin, qui n'est pas seulement le médecin savant, est chose plus difficile à rencontrer que ce qu'on peut croire; et ce n'est pas moi qui le dis, c'est Hippocrate dans plus d'un endroit de ses œuvres (3).

Ceux qui médisent de la médecine ne la connaissent certainement pas, et la jugent d'après ce qu'ils voient dans la mauvaise pratique ou dans le savoir incomplet de certains médecins médicastres. Ces médisants sont envers la médecine aussi injustes que les impies, qui mettent (souvent parce

(1) *Omnes homines artem medicam nosse oportet o Hippocrates (est enim res honesta simul ac utilis ad vitam), et ex iis maximè eos qui eruditionis ac eloquentiæ cognitionem habent. (Democritus Hippocrati* de naturâ hominis.)

(2) La nécessité força les hommes de chercher et d'inventer l'art médical; car ils s'aperçurent que le régime de la santé ne convenait pas à la maladie pas plus qu'il n'y convient aujourd'hui, etc., etc. (Hippocrate, *de l'ancienne médecine*, traduction de M. Littré, § III.

(3) *Medici famâ et nomine, multi; re autem et opere, valdè pauci. (De lege, in principio.)*

que cela leur convient) sur le compte de notre Religion toute l'ignorance, tous les écarts et tous les crimes de certains prêtres anciens ou modernes, et croient ainsi l'accabler et la détruire; comme si la Religion, qui est la fille de Dieu, pouvait avoir quelque chose de commun avec le vice, qui est l'œuvre de l'homme.

On a beaucoup écrit pour et contre la médecine, et surtout contre les médecins : quant à la première, on a toujours eu tort d'écrire contre elle; quant aux seconds, on a souvent eu raison de se plaindre; et des médecins eux-mêmes ont plus d'une fois dévoilé et foudroyé les crimes de leurs confrères. Ce n'est pas la meilleure race du monde que les médecins : c'est justement parce que le médecin doit avoir comme le prêtre des vertus non vulgaires mais héroïques, parce qu'il ne doit être presque pas un homme, que l'on voit si peu de bons médecins, comme on voit si peu de bons prêtres. J'ai lu plusieurs auteurs qui ont écrit en faveur de la médecine.

Je demande bien pardon à ceux que j'ai lus; mais il me semble que jusqu'à présent on n'a pas encore assez bien distingué dans tous ces blâmes et dans tous ces éloges la part qui doit être faite au médecin (et elle est assez grande), et celle qui doit être faite à la médecine (et elle est bien insignifiante).

D'une part et d'autre, je crois qu'on n'a pas assez distingué et trié : et cela est bien clair. Le blâme a été fait par des personnes étrangères à la science, qui n'ont vu que l'art et le médecin. La défense et l'éloge ont été faits par des hommes de la science et de l'art, qui, connaissant bien l'une et pratiquant dignement l'autre, ont tout englobé et par conséquent tout défendu indistinctement.

Le célèbre Bordeu, de cette Ecole, a dans un petit paragraphe au commencement du 1er vol. de ses œuvres (1), pag. 22, dit avec cette verve et cette originalité qu'on trouve en tout ce qu'il a écrit : « On peut défier les plus impudents cyniques » d'oser soutenir qu'une société d'hommes peut exis- » citer sans les secours de la médecine. Platon, qui » ne voulait pas des médecins dans sa république, » n'en aurait pu bannir la médecine. Platon le » divin, ainsi que le sage Caton, s'étaient un peu » livrés à leurs préjugés contre les médecins, qui » apparemment évaluaient et contenaient le docte et » le sage orgueil de ces philosophes : il y a à gager » que la petite bouderie de ces derniers n'était qu'un » rendu. Jamais les philosophes n'ont pu en imposer » aux médecins qui vont droit aux causes. Hippo- » crate fut appelé par les Abdéritains pour juger » de quelques traits de singularité trop marqués

(1) Edit. de Paris 1775, 2 vol. in-8°.

» dans la conduite et les propos de Démocrite. Ce » fut la médecine qui jugea la philosophie : les » philosophes auraient tort de l'oublier. »

Or, Bordeu a saisi juste. L'orgueil sage et docte des philosophes anciens, comme celui des modernes, est pour beaucoup dans les critiques et les satires contre la médecine. On a déjà assez fait voir ce que vaut la sagesse de Marc-Aurèle, et de Sénèque par exemple, qui conseille le mépris des richesses, habitant un palais plein d'esclaves et d'argenterie, etc., etc., et qui conseille d'avoir peu de livres avec une bibliothèque magnifique.

Des philosophes modernes, je n'excepterai que ce bon et malheureux Molière, qui, irrité de la cour trop assidue qu'un obscur médecin nommé de Mauvillain faisait à sa femme, en occasionnant au pauvre poète toutes les douleurs dépeintes dans George Dandin, son portrait, a mis en évidence sur la scène plutôt les vrais ridicules de l'époque et les travers des médecins-damerets, que la médecine elle-même. Le Sage, dans tous ses sarcasmes contre Sangrado, n'a eu en vue, comme on sait, que le célèbre Hecquet (1) dans son penchant exagéré pour la saignée, sur laquelle il a écrit avec tant d'aigreur, etc.

(1) Le Sage devait plutôt l'appeler *Sangrado*, comme l'a bien fait remarquer M. de Chateauneuf dans sa belle édition de *Gil Blas*.

Beverowickius, qui a fait un traité sur la pierre, en a écrit aussi un autre pour défendre la médecine des accusations injustes de Montaigne (1), de ce Montaigne qui, après toutes ses plaisanteries, prenait force médicaments, et allait aux bains d'Italie quand la maladie *le pinçait.*

Je possède les deux ouvrages de Beverowickius, qu'il est très-difficile de se procurer aujourd'hui, ainsi qu'un traité en défense de la médecine sous le titre d'*Eloge*, écrit par une dame hollandaise et traduit en français, et fort rare également. Le nom de l'auteur m'échappe dans ce moment.

Ce petit aperçu, qui n'est rien par lui-même, devient encore bien plus insignifiant après tout ce que M. Kühnholtz a dit avec son esprit d'analyse habituel dans la 2e et la 3e leçon de son Cours d'histoire de la médecine.

(1) Observations sur la saignée du pied, etc. Paris 1724; et encore en 1725, lettre pour servir de réponse aux difficultés sur le livre de la saignée du pied, et encore mille querelles dans ces différents brigandages.

UN HÔPITAL A PARIS.

« Assez heureusement placé pour contempler *dans* « *son vrai jour* le tableau des misères humaines, je « dirai franchement sous quels aspects différents il « s'est offert à moi. »

Marc-Ant. Petit, *Discours sur les maladies observées à l'Hôtel-Dieu de Lyon.*

Pour bien connaître ce que c'est qu'un hôpital à Paris, et ce que c'est en grande partie que ce manége, si souvent ignoble, qu'on appelle clinique médicale dans ces mêmes hôpitaux, ce n'est pas assez d'aller tous les jours à la visite du matin du professeur ou du chef de clinique qui le remplace assez souvent, et d'entendre trois fois par semaine, pendant les dix mois que dure la clinique, ces discours arrangés et frangés qu'ils nous déclament plus ou moins pompeusement après la visite, sous le titre de leçons.

Pour connaître la valeur intrinsèque de cet enseignement clinique, la valeur si vantée de ce qu'on y donne pour des *observations au lit du malade*, et pour bien apprécier enfin la probité et la véracité scientifiques ou autres de tout ce qui s'y passe, il faut plus :

Il faut aller, long-temps avant le commencement de la visite, avant par conséquent que les veilleuses de nuit soient venues prendre le mot auprès des

malades ou le leur donner, interroger ces malades avant toute autre personne ; il faut (et ceci est de première nécessité) connaître un interne ou un chef de clinique qui soit homme probe d'abord, et ensuite indépendant par caractère ou par position sociale, non ambitieux, franc et suffisamment instruit pour ne pas s'ébahir devant tout et ne pas croire tout admirable ; il faut que cet interne ou chef de clinique soit encore votre ami et ait de la confiance en vous, pour vous ouvrir le *sepulchretum* des horreurs qui se passent dans la clinique ; il faut encore aller après la clinique, si cela vous est permis, voir les malades.

C'est après toutes ces notions, prises minutieusement et patiemment, qu'on pourra connaître de quelle manière se font, s'écrivent et se publient ces *observations au lit du malade* qui encombrent tous ces journaux et ouvrages qui vont courir le monde jusqu'à mon pays. C'est alors qu'on voit comment ces observations sont de purs romans plus fantastiques que les voyages de Cyrano de Bergerac, arrangées et maniées toujours dans un certain but de vanité, soit pour offusquer ou surpasser M. et M. un tel ou un tel, professeurs dans tel ou tel hôpital, soit pour faire briller certaine méthode préconisée comme *neuve, progressive* et *infaillible :* méthode qui doit aller étonner *brouillamment* et brillamment le monde dans les pages de quelque in-8° boursoufflé

ou dans les colonnes infâmes d'un journal plus ou moins mercenaire, plus ou moins flagorneur, plus ou moins complaisant.

On sait et on connaît déjà assez bien maintenant, vu que le mensonge tombe toujours plus ou moins tard, quelle est la valeur réelle, comparée à la valeur nominale et d'agiotage, de certains ouvrages que l'époque, la ruse, l'adresse, quelque femme (Voy. *la Camaraderie* de M. Scribe) et quelquefois même la nullité des auteurs ont fait proclamer comme des chefs-d'œuvre.

On connaît déjà assez bien, je le répète, ces romans décorés de titres séduisants et médicaux, qui n'ont, entre autres défauts, que le défaut capital d'être doublement dégoûtants et nauséabonds par les matières qu'ils traitent et par l'immoralité qui les a créés, dans le but de mettre en évidence Monsieur et Monsieur un tel; et toute personne accorte ne regarde plus aujourd'hui les observations et les voyages médicaux de tels et tels Messieurs, décorés de ceci, barons de cela, etc. : personne ne lit plus ces barbouillages entassés en faveur de telle ou telle théorie hypothétique, et de telle ou telle méthode thérapeutique qui ne vaut pas davantage. Et pourquoi suis-je donc à dépenser de l'encre pour combattre des morts? Parce qu'ils ne sont morts que pour l'Europe : dans mon pays, ils sont comme ces nombreux ossements de reliques des saints, à qui

toute personne sensée ne croit plus à Rome, et qui sont vénérés dans bien d'autres pays de la chrétienté.

Ah! s'il m'était permis de briser le sceau que la circonspection impose aux secrets confiés par l'amitié, combien d'attentats ne dévoilerais-je pas, afin d'empêcher qu'on surprenne la bonne-foi de tous ces jeunes élèves à peine initiés aux connaissances médicales!... Combien d'irrévérences ne pourrais-je pas mentionner contre les préceptes du bon philosophe de Cos si invoqué et si peu respecté, et traité par ces thaumaturges de la médecine avec une insouciance et un dédain provenant sans doute de ce qu'ils ne l'ont point lu ou mal lu!... Et combien encore contre la morale, la religion, la charité chrétienne!... Mais, enfin, ce serait un sermon de larmes, comme nous disons chez nous, que de chercher à faire cette espèce de complainte, et beaucoup de personnes riraient peut-être encore aux dépens de la dignité et de la moralité de notre profession.

Outre que ce n'est pas l'affaire d'un Brésilien, et surtout d'un Brésilien de si peu de valeur que moi, de chercher à mettre en évidence les turpitudes parisiennes dans les hôpitaux, vices du reste sur lesquels tant de personnes respectables ont appelé la surveillance du gouvernement (1); outre

(1) Voy. le Rapport du Jury médical sur les hôpitaux

cela, dis-je, il n'y a rien que je déteste tant que le métier de censeur moral de qui que ce soit et de quoi que ce soit. Si j'ose même dire ici quelque chose en passant à ce propos, c'est parce que, ami de mon art et rempli de la persuasion que le ministère sacré du médecin ne comporte pas une moindre tâche que celui du sacerdoce, je me révolte dans mon âme, et j'éclate alors contre les abus infâmes qui souillent la plus digne, la plus noble des professions. Je le fais encore pour que, dans mon pays, ceux qui sont encore illusionnés puissent savoir à quoi s'en tenir s'ils lisent ce que je dis ici *sine odio, sine irâ,* dans le plus pur amour du bien et de l'amélioration du sort de l'humanité souffrante; dans le désir, enfin, le plus désintéressé de faire prévaloir *seule* et *entière* la vérité, ou ces vérités acquises par moi souvent avec horreur et toujours avec douleur. Oui, telles sont les tristes convictions que fait naître un long séjour dans cette Babylone Parisienne, qui, pareille aux corps composés de beaucoup d'éléments et toxiques, comme par exemple l'opium, ne commencent à être connus qu'après beaucoup d'analyses souvent réitérées, comparées, renouvelées,

de Paris, en 18..... jury où se trouvaient MM. Gueneau, de Mussy et Duméril, etc., tous médecins très-respectables et indépendants, ayant eux-mêmes des salles de clinique, etc.

bien appréciées..... Et encore ,.... voyez l'opium, son histoire chimique n'est pas terminée.

A Dieu ne plaise qu'on puisse jamais voir, dans tout ce que je viens de dire, la moindre intention de ternir en quoi que ce soit la gloire hautement méritée de certains professeurs de clinique de l'école de Paris! Les Andral, les Chomel, les Récamier et les Fouquier sont encore là pour montrer comment on exerce, avec toute la dignité et la charité voulues, l'art médical dans une clinique. Et d'ailleurs, que pourront jamais mes réflexions pour influencer, même très-légèrement, la renommée des hommes élevés sur le pavoi médical?.... Telles ne sont nullement mes intentions. J'écris tout ceci, je le répète, pour mon seul pays, où je crois que mes idées, sincèrement exposées, pourront être utiles, quand ce ne serait que pour être mieux élucidées, amplifiées et avérées par des hommes de plus de capacité pour cela que moi.

Or, j'ose dire avec la franchise et la conviction d'un honnête homme médecin, qui désire avant tout le bien des malades, que même MM. Andral, Chomel, Récamier, etc., que je suis le premier à respecter très-profondément, font mal leur clinique, et la font mal sans que cela vienne seulement de leur faute.

Un médecin d'un hôpital devrait être exclusivement le médecin de son hôpital, et n'avoir à

soigner et à étudier jour et nuit que les seuls malades de la salle ou des salles de clinique qui lui sont confiées.

Sans cela, un hôpital sera presque toujours un établissement où la Nature a plus de peine à guérir qu'ailleurs, et où les soins peu assidus n'empêchent pas toujours de mourir.

Ce serait aux gouvernements à régler, à réglementer cela, et à rétribuer un médecin en proportion de son mérite, de sa position sociale, de son savoir, etc.

Une seule visite de deux heures, faite toujours le matin à 60 ou 80 malades, n'est pas assez, n'est rien pour bien voir et bien traiter des *maladies:* trois ou quatre heures ne seraient pas trop. Le professeur Cairoli, de Pavie (clinique chirurgicale), passait trois et quatre heures dans ses deux salles, pas bien nombreuses, de l'hôpital de Pavie, et il y revenait encore dans l'après-midi : ainsi le faisait Hildebrand le fils, qui n'avait et ne voulait jamais dans son unique salle de clinique, pour l'instruction de ses élèves, que 12 à 24 malades, choisis parmi les plus remarquables de ceux qui entraient à l'hôpital, et il revenait encore vers le soir. Le professeur de clinique ophthalmologique (Platner), et celui de clinique des accouchements (Lovati), agissaient de même. M. Rostan, et quelques autres professeurs de clinique à Paris, font une nouvelle

visite le soir; mais à Paris cela fait exception. Messieurs les professeurs de Montpellier et ceux de Lyon ont cette louable habitude, et on ne peut que gagner avec cela, non-seulement pour le bien de l'humanité souffrante (premier but de tout établissement nosocomial et premier devoir de tout médecin), mais encore pour l'utilité de l'élève qui apprend, pour les véritables progrès de la science, et même enfin pour l'amour-propre bien entendu du professseur, qui pourra ainsi goûter la satisfaction de n'avoir à constater, à la fin de chaque année, que très-peu d'insuccès, grâce à ses soins plus assidus et à une surveillance plus attentive. Or, ce n'est que la plus grande durée de chaque visite, le nombre répété de ces mêmes visites, et la surveillance du professeur en personne sur l'exactitude et la sollicitude des internes, de la sœur, des infirmiers, du pharmacien, et sur la qualité des aliments, etc, qui peuvent amener ces heureux et toujours désirables résultats (1).

(1) Il faut bien réfléchir sur tout ce qu'a dit à ce propos, avec cette concision et énergie qui lui est naturelle, notre divin Hippocrate, dans le court mais précieux traité *De decenti ornatu*, que tout médecin devrait savoir par cœur, *même ceux qui s'occupent de politique*. Il est remarquable que dans tout ce qui existe de plus important pour la médecine ou le médecin, ce grand génie s'est montré plus concis qu'en tout autre sujet, mais chaque phrase est un monde d'idées utiles.

Il ne faut jamais voir dans une salle de clinique un simple honneur rendu à son mérite, et un sim-

Depuis le paragraphe 10 jusqu'à la fin du traité précité (édition de Vander Linden, in-4°, Naples 1757), on doit tout lire.

Il n'y dit pas seulement « *Ingressu utere* FREQUENTER, *visita diligentiùs his quæ à deceptis per errorem fiunt occurrens ut mutentur. Faciliùs enim cognosces simulque expeditior eris.* » Mais il ajoute encore, pour que même dans l'absence du médecin le malade ne souffre pas : « *ut et in intervallis nihil te lateat*, » qu'on mette à côté du malade *eos qui jam in arte progressu fecerunt, quo ea quæ utilia sunt, addant, aut secure offerant, ut et in intervallis nihil te lateat.* »

Les internes ou l'interne de garde est là, me dira-t-on, mais l'interne n'est et ne peut pas être le médecin, c'est celui-ci qui doit saisir le moment propice, cette *occasio præceps*, sur laquelle M. le professeur Golfin, de cette école, vient d'écrire avec tant de distinction parmi tant d'autres, cet ouvrage *De l'occasion et de l'opportunité en matière thérapeutique*, Montpellier 1839, et sur laquelle Hippocrate avait déjà dit outre les aphorismes : « *Tempus est in quo occasio; occasio verò in quâ tempus, non multum.* » (*De præceptionibus in principio.*) Or, à qui le devoir de saisir le timon au moment où il convient de s'en emparer pour éviter la tempête?

Je ne veux nullement et je ne peux pas douter du mérite et du zèle de Messieurs les internes. J'en connais de très-respectables sous tous les rapports; mais on conviendra que bien des fois ils entrent dans l'hôpital pour apprendre et faire des progrès, et ne sont pas toujours tels que ceux que veut Hippocrate, c'est-à-dire, qui déjà « *progressu fecerunt.* Hippocrate ne veut pas encore qu'on laisse le malade dans des mains inhabiles : *et verò imperitis nunquam quicquam procurandum committentes.* » Et si

ple moyen d'augmenter sa renommée, ses revenus
ou la masse de ses connaissances, qu'on vend après

cela arrive, que devient la victime? Demandez au malade ou plutôt interrogez le registre mortuaire de l'hôpital, car le malheureux est déjà peut-être dans le cabinet noir à attendre le scalpel investigateur.

Les internes des hôpitaux devraient être, selon moi, des docteurs en médecine et des plus habiles; et outre que ce ne serait pas trop pour un de nos frères malade et malheureux, on suivrait ainsi l'usage très-judicieux de certaines universités d'Allemagne, où le nouveau docteur ne peut pas exercer librement en ville sans avoir préalablement pratiqué pendant quelque temps (un ou deux ans) dans un hôpital, et sous la tutelle d'un vieux praticien.

On a donné à Jacques, dernier ourang-outang que le beau climat de Paris a expédié, trois membres de l'Institut, professeurs, etc. (MM. Duméril, de Blainville et Flourens), qui le visitaient trois fois par jour pour le traiter de la maladie dont il est mort. Or, il me semble que nos semblables devraient intéresser un peu plus qu'un sujet d'histoire naturelle.

Quand Fodéré (je vais descendre plus bas encore puisque le mal est partout) n'a pas cru indigne de ses occupations sérieuses un *Manuel des garde-malades*, etc., qui est déjà à sa seconde édition, il voyait bien toute l'importance de la question qui m'occupe jusqu'à ses derniers embranchements; et j'aime à croire que tout esprit clairvoyant louera au moins la pureté de mes intentions.

Il serait vraiment curieux et risible, pour ne pas dire autre chose, de confronter les qualités que Fodéré voudrait avec raison trouver dans un garde-malade, avec celles des infirmiers actuels des hôpitaux de Paris. — La Gazette médicale de Paris a publié dernièrement un feuille-

au libraire, ce qui revient aux revenus; il faut y voir avant tout et presque uniquement un devoir imposé à sa profession par les lois de l'humanité, par celles de l'état, et par celles non moins graves ni moins respectables du véritable progrès et de l'instruction des élèves.

Je ne me fatiguerai jamais de dire, même au prix de fatiguer ceux qui voudront avoir la patience de m'écouter et d'avoir le sort de celle qui a inutilement crié aux Troyens qu'on les trompait, que la profession de médecin est et doit toujours être un ministère saint et sacré d'abnégation et de dévouement; elle ne doit jamais être un métier lucratif, d'ambition et d'égoïsme. Un médecin doit avoir toutes les vertus du meilleur prêtre, et il a très-

ton assez remarquable sur l'infirmier; mais elle n'a pas tout dit, parce que c'est la Gazette médicale de Paris.

On a beaucoup écrit (et sur quoi n'a-t-on pas beaucoup écrit en médecine?) sur la manière de se conduire près des malades. Je ne citerai qu'un volume in-4°, que j'ai ici sous la main, du célèbre savant Claudini, professeur de philosophie et de médecine-pratique à Bologne, et intitulé : *Julii Cesaris Claudini medici, etc. De ingressu ad infirmos, Hanoviæ* 1627; l'édition que je possède est excellente, et a été donnée par Claudini avec d'autres traités de son père.

M. Dézeimeris fait mention de *sept* autres éditions. La mienne se distingue par ses tables ou index, et le volume est dans un état de conservation rare.

souvent (temporairement parlant) plus de responsabilité qu'un ministre de l'église.

Or, qu'on mesure de là l'étendue et la délicatesse des devoirs d'un médecin.

Je pourrais bien citer ici une foule d'autorités en faveur de ce que j'avance, et faire à tel propos étalage d'érudition, en commençant par Hippocrate, qui a tant de fois fait voir comment le médecin doit être compatissant, pieux, etc., ce que savent très-bien tous les hommes qui ont lu les œuvres de ce médecin sage et plein de respect pour sa religion. Mais puisque je me trouve à Montpellier, je citerai seulement le passage suivant du célèbre Arnauld de Villeneuve, médecin de cette Faculté, si riche non-seulement en médecins savants, mais aussi en médecins honnêtes et bons, ce qui ne vaut pas moins.

Arnauld de Villeneuve établit, dans son traité *De simplicibus*, la médecine comme « un moyen théologique, ecclésiastique, mystique et moral, qui mène » et conduit sûrement au ciel les hommes que la » grâce de la vocation y appelle, parce que, le mé» decin ayant son état devant les yeux et dans ses » mains, il se trouve disposé à l'exercice des œuvres » de miséricorde, et sent un penchant qui le porte » à la douceur, à la piété, à la charité, à la pureté » de mœurs, au culte de la vraie religion, de » l'évangile, et à la conquête de toutes les vertus. »

Ce passage est textuellement extrait de l'excellent petit ouvrage du médecin d'Aignan, intitulé : *Le preste médecin*, ou *Discours physique sur l'établissement de la médecine*, *avec un traité du café et du thé de France*, *selon le système d'Hippocrate*. Paris, chez Laurent d'Houvy, etc. 1 v. in-12 de 263 p. (1696).

Je conseillerai à tous mes compatriotes de lire avec attention ce petit ouvrage, assez rare et très-précieux, d'un médecin non-seulement plein de sentiments honorables et religieux, mais doué de beaucoup d'érudition; et puisque l'entraînement du sujet m'a conduit à parler de la lecture des bons livres, puisque j'ai parlé d'hôpital, d'hôpitaux et de médecins cliniciens, il serait utile de lire après l'article *Hôpital* du grand dictionnaire de médecine en 60 vol., article écrit par
et ensuite celui très-bien fait pour le dictionnaire en 22 vol. par M. Raige de Lormes; il serait bon de lire, dis-je, ce que le savant philosophe, si ami de l'humanité, M. le baron de Gerando, a écrit sur cette intéressante matière dans son dernier ouvrage : *De la bienfaisance publique*, etc. 4 vol. in-8°, Paris 1839.

Je voudrais pouvoir reproduire dans cette thèse, et faire disparaître ainsi sa pauvreté, tout ce que ce chrétien philosophe a dit dans le 4e volume de cet excellent ouvrage, depuis la page 271 jusqu'à la page 456, dans tout le livre 3e. Ce livre constitue

le meilleur traité que je connaisse, et je crois pouvoir assurer le meilleur qu'on puisse avoir, historique, statistique, hygiénique, etc., sur les différents hôpitaux de tous les pays civilisés depuis les temps les plus anciens. Ce livre montre une immense érudition, telle que je l'entends et comme je voudrais qu'on en retrouvât dans tous les sujets dont on s'occupe. M. de Gerando y a fait briller son profond savoir, son admirable amour pour l'humanité tant de fois prouvé, et ses immenses connaissances en bibliographie.

Je ne peux résister au plaisir de citer de tout ce livre au moins les pages suivantes, dignes des plus éloquents pères de l'église.

«Avec quel religieux respect, avec quelle émo-
» tion profonde on entre dans ces asyles où sont,
» hélas! accumulées tant de douleurs, où la mort
» promène sa faux d'une manière si redoutable, où
» tant d'existences utiles viennent invoquer une pro-
» tection contre le danger qui les menace! Quelle
» tendre sollicitude n'inspire pas la destinée d'un si
» grand nombre de nos frères, pour lesquels la souf-
» france, la crainte, l'affliction viennent se joindre
» aux maux de la pauvreté! Quels vœux ne formons-
» nous pas pour leur salut et pour l'adoucissement
» de leurs peines! *Heureux celui qui peut se dévouer*
» *pour une œuvre si belle!*

» *C'est aux hommes de l'art, sans doute, qu'ap-*

» *partient d'abord la première part de la touchante*
» *mission qui doit accomplir ce vœu. Puissent-ils*
» *toujours y apporter les lumières et l'expérience néces-*
» *saires ! Puissent-ils y apporter aussi les dispositions*
» *qui les rendront vraiment dignes d'un aussi noble*
» *ministère!*» (pag. 341.)

Et à la page 344 :

« C'est surtout aux médecins des hôpitaux que
» s'adressent les maximes des maîtres de l'art de
» guérir, lorsque, dans le *ministère du médecin*, ils
» comprennent la noble mission de consoler et d'en-
» courager le malade ; lorsqu'ils considèrent ces
» influences morales comme un moyen puissant de
» guérison. Ici, pour le malade, à la souffrance
» s'unissent les peines de la pauvreté, les douleurs
» de l'âme, des impressions sinistres. De longs dis-
» cours ne sont pas exigés, ne seraient pas possibles,
» mais un regard, un témoignage de bonté, un mot
» d'espérance ranimeront le cœur d'un infortuné
» éloigné des siens, accablé de tristesse et peut-être
» aussi d'effroi ! »

Je finirai avec la page 350.

« Les soins de détails prouvent au malade l'af-
» fection dont il est l'objet ; ils lui font du bien. Ils
» ont un mérite et une utilité de plus quand ils ex-
» priment des égards. Les égards !.... Le pauvre,
» frappé par la maladie y a des droits particuliers à
» raison de son indigence elle-même : ils adoucissent

» son infortune, soutiennent son courage. Dieu nous » garde de jamais laisser le pauvre exposé au moindre » dédain dans l'asile où nous lui offrons l'hospitalité! » *Tous ceux qui approchent le malade doivent con-* » *courir, chacun dans la sphère de ses fonctions, à lui* » *procurer les bienfaits d'un régime moral propre à* » *adoucir ses maux et à les lui rendre salutaires.*»

Oh! digne et vertueux de Gérando! que vous auriez à verser des larmes si vous aviez pénétré plusieurs fois en certains moments dans ces mêmes hôpitaux de Paris! Mais quoique vous ayez toujours porté, en le visitant, cette bienveillante mansuétude qui vous est si naturelle, vous ne les avez vus que comme membre du conseil-général des hospices: or, votre visite prévue a toujours inspiré un zèle momentané pour dérober à vos regards les plus hideuses misères.

J'ai parlé de l'article de M. Raige de Lormes (Dict. en 22 vol.), je ne partage pas entièrement les opinions de l'auteur. M. de Lormes trouve *indispensable, outre le concours*, que le temps d'exercice des chirurgiens et des médecins des hôpitaux soit limité (*page* 377); et les raisons qu'il donne en faveur de son opinion sont qu'en fournissant à un plus grand nombre d'individus l'occasion de pratiquer sur un vaste théâtre, on augmenterait le nombre des hommes habiles dans l'art de guérir. Arrivant dans les hôpitaux (continue l'auteur), à un âge qui

permet des travaux assidus, excités par l'exemple de leurs devanciers, les médecins et chirurgiens s'empresseraient de mettre *à profit* (1) leur heureuse situation, craignant d'en laisser tous les fruits à leurs successeurs. Ils ne se reposeraient plus sur leur inamovibilité, plus propre à engourdir (2) leur

(1) A profit de qui et de quoi?.... Ce mot *profit* et cette phrase : « fruits qu'on laisse à son successeur », en me faisant rappeler beaucoup de choses que j'ai vues et que je ne dis pas, me font naître la bien déplaisante idée de cet industrialisme qui est si bien à l'ordre du jour. « *L'industrie suit aujourd'hui la science comme l'ombre suit le corps* », dit la Gazette Médicale de Paris, du samedi 27 février 1841, dans son feuilleton. Dans le même N° de ce journal (*Voy.* Compte rendu des séances de l'Académie de médecine), M. le professeur Gerdy ne voit dans les nombreuses opérations pour la guérison du strabisme que le *côté industriel.*

(2) Le médecin chrétien, qui est celui qui connaît le mieux ses devoirs, ne s'engourdit jamais dans son travail : celui, au contraire, qui y cherche le *profit* et qui ne le trouve pas, se ralentit et se paralyse, parce qu'il n'a pas dans son esprit, pour l'éveiller et le ranimer, les paroles de l'Evangile : « Quiconque ayant mis la main à la charrue, »regarde derrière soi, n'est pas propre au royaume de »Dieu » (Saint Luc, chap. 9, v. 62) ; « et quiconque aura »quitté pour mon nom sa maison, aura la vie éternelle » (Saint Jean). Or, le médecin qui prodigue à ses malades ces soins du cœur et de l'esprit que les honoraires ne payent pas, et qui ne peuvent venir que d'une âme généreuse et compatissante, ce médecin-là n'espère la récompense de ce qu'il fait qu'en Dieu, et quand on espère en Dieu, et en Dieu seul, on ne se ralentit jamais. Quand on espère dans les hommes, quand on espère dans l'académie,

activité, à les rendre stationnaires, qu'à accroître la somme de leurs connaissances. Après douze ou quinze ans de pratique dans les hôpitaux, on a communément tout ce qu'il est donné d'y acquérir.

Et c'est précisément alors (répondrai-je à M. de Lormes, même en adoptant son opinion), qu'il faut y maintenir le vieux praticien consommé (s'il l'est, comme vous le dites, apres quinze ans), qui est arrivé au point ardu et difficile de bien connaître les maladies et de bien les traiter, puisque c'est alors qu'il peut être plus sûrement utile aux malades, premier but d'un établissement hospitalier.

Les villes et les saints hommes qui ont établi ou qui établissent des hôpitaux, ne les ont jamais institués et ne les instituent pas pour servir d'école ou pour être de « vastes théâtres à former des hommes habiles dans l'art de guérir », mais pour être des asyles sûrs et charitables où le malheureux puisse aller trouver le médecin le plus habile possible et déjà praticien consommé pour le guérir de sa maladie.

On ne réunit pas des malades comme on rassemble des animaux dans le cabinet d'un amphithéâtre, pour servir aux expériences d'anatomie

dans le professorat, dans le libraire, dans quelque malade de plus, la satisfaction de l'espoir ne manque pas d'éteindre le zèle. *Qui manet in charitate in Deo manet et Deus in eo.*

comparée ou de médecine légale, et partant, à l'instruction du professeur ou des élèves.

Un hôpital pourra bien être et est bien en effet un lieu, une école d'ensenseignement éminemment utile et indispensable *pour les élèves*. Mais il ne l'est jamais mieux que quand un vieux praticien habile et zélé est à sa tête ou à la tête de chaque clinique: mais l'hôpital ne doit jamais être une école d'enseignement ou *de profit* quelconque pour celui qui traite les malades.

Ce dernier principe semblerait autoriser la voie déjà assez largement frayée par taut de médecins sans cœur, la voie aux expérimentations thérapeutiques, pour faire briller davantage sa clinique dans les seuls quinze ans que vous voulez lui donner pour se *rendre habile;* c'est-à-dire, pour arriver à la célébrité aux dépens de l'humanité et des pauvres, desquels on se soucie d'autant moins que la voix de leurs parents ou de leurs amis, s'ils en ont, ne peut crier pour dire dans les salons et dans les cercles qu'on les a laissé mourir, ou même qu'on a précipité leur mort en voulant s'instruire à leur dépens.

Le médecin qui désire se charger sur son âme, d'après ses forces et son instruction déjà faite, de l'honorable responsabilité d'une salle de clinique, fait sans doute une très-belle action et ne cherche pas à y arriver pour faire du profit, quel qu'il soit,

scientifique ou autre, mais pour guérir des malades, en enseignant aux jeunes élèves ce qu'ils ne savent pas encore, et que lui médecin doit déjà savoir très-profondément, d'abord, pour guérir, ensuite, pour enseigner. Je sais bien qu'il faut que le médecin soit payé, et il faut (je suis le premier à le dire) qu'il le soit de manière à ne plus rien désirer, ni avoir besoin de plus rien; je sais qu'il y apprend tous les jours, tant cette médecine est vaste et variée, mais il ne faut jamais, au grand jamais, qu'il y entre avec l'idée préconçue d'y profiter d'aucune manière, je le répète.

On ne met pas chaque quinze ans un pilote dans un bâtiment, pour que tous les pilotes aillent apprendre, aux dépens du bâtiment et des passagers, les écueils, les bas-fonds, les tempêtes imprévues, les coups de vent, la promptitude dans les précau-
et dans la manœuvre, etc. Le maître du bâtiment,
tions qui ne veut pas perdre sa propriété, cherche, au contraire, le pilote le plus expérimenté et le moins jeune, qui ne vienne point faire son école pour s'instruire *à son profit*, mais qui puisse plutôt faire des élèves *à son détriment*.

Je ne parlerai pas dans ce moment du concours, que je n'approuve point pour cette place de médecin de clinique. La discussion de cette question m'amènerait trop loin, et je réserve pour un autre moment et des circonstances plus favorables la dis-

cussion de ce point très-important de l'enseignement. Je déclare que j'aime les concours, malgré leurs inconvénients nombreux et presque incorrigibles. La meilleure chose dans ce monde a ses défauts, surtout quand l'intégrité, l'intelligence et la religion n'y président pas.

Les cinq pages et plus de bibliographie que M. Raige de Lormes, si dignement chargé de la partie bibliographique de ce dictionnaire, a ajoutées à son article, sont précieuses pour tout homme éclairé qui sait apprécier l'utilité de cette branche indispensable des bonnes et complètes études médicales.

Qu'on me pardonne cependant, malgré ce qu'il me reste à apprendre en pareille matière, de dire mon petit mot de bouquiniste après un si savant bibliographe.

Il me semble qu'il serait utile, en faveur de la clarté et de la précision dans ces genres de renseignements, que les livres fussent classés par siècles, à commencer par les premiers de l'imprimerie, et ensuite par langues. Quelquefois il faudrait même commencer par des manuscrits, s'il y avait lieu d'en citer; peut-être même serait-il bon de commencer toujours ainsi.

Manuscrits — nationaux ou étrangers.

Tels et tels : citant la bibliothèque, l'époque, le numéro, quelques notions sur ce qu'ils contiennent.

Ensuite :

15e Siècle.

Langues orientales.

Langues classiques — grec et latin.

Tels et tels ouvrages : avec un très-court aperçu de ce qu'ils contiennent ou de l'esprit dans lequel ils ont été écrits.

Langues étrangères vivantes : — russe, hollandais, polonais, allemand, anglais, italien, espagnol et portugais.

Toujours avec quelques très-brèves notions sur chaque ouvrage.

Langue française.

Idem.

Voilà la formule, par exemple, pour le 15e siècle. Il n'est pas nécessaire de dire qu'on suivrait aussi l'ordre chronologique et successif des années.

De telle manière, on suivrait ou on descendrait siècle par siècle jusqu'au nôtre : ce serait comme un tableau synoptique aidant à l'étude de l'histoire de la médecine. On aurait soin d'ajouter à chaque année, depuis l'apparition de ces journaux plus ou moins vendus et l'ouverture des académies, les recueils académiques ou autres, avec les dates et les noms des auteurs des articles qu'ils renferment, ainsi que les journaux à une seule feuille et les nombreux dictionnaires, etc. Qu'on me pardonne cette petite exigence en faveur de la clarté, de

l'économie du temps et de la facilité du travail, pour celui, par exemple, qui ne voudrait faire des recherches que dans un seul siècle ou dans une seule langue.

Quant aux éclaircissements que je demande sur chaque ouvrage, ils sont très-utiles et presque indispensables à celui qui veut faire choix de tel ou tel auteur parmi plusieurs autres. Sans cela, la liste des livres ne serait qu'un simple catalogue de libraire; et encore les libraires ajoutent-ils souvent quelque chose, à laquelle on ne doit presque jamais croire. Du reste, ces renseignements se trouvent dans tous les *Manuels de libraires*, *Traités de bibliographie*, comme ceux bien connus de Brunet et de Debure, et surtout dans *la France littéraire* de Quérard, pour une bonne partie de la bibliographie française, etc. etc.

Quant aux manuscrits, que du reste je ne fais qu'indiquer, s'il y a lieu de les citer, ce qui pourra très-bien arriver plus d'une fois, puisque dans les nombreuses et riches bibliothèques de la seule ville de Paris (sans excepter celle de l'école de médecine, où se trouvent ceux des savants Goulin, Sanchez, Andry, etc.), il existe une grande quantité de manuscrits scientifiques précieux, principalement à la bibliothèque du roi et à celle de l'Arsenal; et quand il n'y en aurait qu'un seul, il peut être d'une telle nature à jeter un grand jour sur l'histoire d'une découverte, et enfin sur la mé-

decine du temps, sinon sur celle de tous les âges (1).

Quant aux manuscrits, dis-je, tous les érudits savent où on peut aller en prendre connaissance.

(1) Il serait bien à désirer que M. le prof[r] Kühnholtz, bibliothécaire dans la belle bibliothèque de cette Faculté, qui a déjà si bien servi à l'avancement et à la propagation des études historiques en médecine, par son bel ouvrage sur l'histoire de la médecine et la bibliographie médicale (Montpellier 1837, in-8°), voulût publier une notice sur les manuscrits scientifiques qui peuvent se trouver à la bibliothèque de l'Ecole ou dans les diverses bibliothèques publiques et particulières du département de l'Hérault. M. le professeur Kühnholtz peut accomplir cette tâche mieux que personne, et il sait bien que ce serait un grand service rendu à l'étude de la bibliographie des sciences. Le savant et laborieux Desgenettes, dans ses *Eloges des académiciens de Montpellier,* rappelle que les manuscrits de plusieurs d'entre eux sont restés dans le sein de leurs familles. M. Kühnholtz donnerait ainsi l'exemple à plus d'un bibliothécaire endormi sur ce point important de la bibliographie des sciences en France, et il suivrait en même temps l'impulsion donnée à ce genre de travaux par MM. Paulin Paris et Marsan.

N'est-ce pas chose déplorable que de voir, par exemple, à Paris, les manuscrits du savant, laborieux et si malheureux Goulin déjà perdus, et de lire à ce propos, dans le dictionnaire historique de M. Dezeimeris (art. *Goulin*): « Nous ignorons en quelles mains ont passé ces ouvrages qui avaient surtout pour objet l'histoire de la médecine » ? Sans la notice de Sue, nous n'aurions pas même conservé un petit aperçu sur les remarquables travaux d'un savant dont l'infortune n'a jamais attiédi l'ardeur, et qui a vécu jusqu'à 71 ans, luttant avec l'adversité et ne cessant jamais d'être utile aux hommes par ses précieuses recher-

Les catalogues imprimés ou manuscrits de la bibliothèque du roi, ceux de celles de l'Arsenal et de Sainte-Geneviève, sont les principales sources.

On a encore l'ouvrage du professeur Marsand sur les manuscrits italiens des bibliothèques de Paris. On a l'ouvrage si précieux et non encore terminé sur les manuscrits de la bibliothèque royale, par M. Paulin Paris. On, a enfin, l'ouvrage de ce savant allemand   1 vol. in-4°, imprimé, je crois, à Leipsick, qui a rendu compte de tous les manuscrits existant dans les principales

ches : qu'il suffise de citer les volumes in-f° qu'il a laissés écrits de sa main sur l'histoire de la médecine, et que personne ne s'est soucié de chercher. Au reste, toutes les recherches ne se font pas facilement à la Faculté de Paris. Pour connaître les écrits du bon et savant portugais Sanchez, j'ai eu bien de peine à la bibliothèque de cette Faculté. Ces manuscrits, que personne ne connaît et qui forment trois volumes in-f°, sont écrits en latin, en français et en portugais ; ils renferment, outre les brouillons, notes et additions pour les ouvrages déjà imprimés (et M. Dezeimeris ne les cite pas tous), une collection d'observations sur les maladies des Cosaques et autres peuples de la Russie centrale, leurs guérisons, leurs mœurs, etc.

M. Kühnholtz a promis, pag. 261 de son ouvrage précité, « d'indiquer les erreurs graves qui déparent l'atlas de M. C. Broussais. » Un bon atlas historique et bibliographique de la médecine, et seulement de la médecine française, est un ouvrage nécessaire qui manque à la librairie médicale, obérée par tant de futilités. M. Kühnholtz, mieux que d'autres, peut remplir cette lacune.

bibliothèques de l'Europe ; ouvrage précieux, où même les manuscrits de la bibliothèque de l'académie royale des sciences de Lisbonne ne sont pas oubliés. J'ai eu occasion de le consulter à la bibliothèque de l'Arsenal à Paris, et j'ai pu me convaincre qu'on y peut puiser des notions très-utiles, non-seulement pour les littérateurs, mais encore pour les personnes qui s'occupent de sciences.

Quant aux langues orientales, les sources ne sont ni moins nombreuses, ni moins connues. On a les *Recherches asiatiques* publiées en Angleterre, ainsi que plusieurs autres ouvrages de prix sur ce même sujet, publiés dans ce pays d'orgueil fastueux et de misère. On a le journal de la société asiatique qu'on publie à Paris, *rue Taranne;* les journaux anglais de Calcutta et autres ; les *Mélanges asiatiques* de M. de Sacy (2 vol. in-8°), où se trouvent, entre autres notions médicales, des détails sur l'acupuncture (1). On possède toutes les publications si précieuses de la société de la propagande de Rome, et le nombreux recueil des lettres des missions étrangères (il en existe déjà plus de 20 volumes). On a encore le journal des voyages, et les ouvrages dernièrement publiés à Paris sur la Chine, celui traduit de l'anglais de David, et celui de M. Paulthier

(1) M. Cloquet a écrit un volume in-8° sur cette matière, qui a aussi occupé M. Valentin, auteur d'un voyage médical en Italie.

(2 vol. in-8°), plein de recherches érudites et savantes, et qui fait partie de l'*Univers pittoresque* de F. Didot. Mentionnons encore les précieux ouvrages des premiers prêtres qui ont voyagé en Chine et dans l'Inde au moment de la découverte, et surtout ceux des Jésuites espagnols ou portugais, maîtres dans tous les temps sur ces matières, et enfin les voyages des hommes savants ou autres qui se sont transportés par besoin ou dévouement dans des pays éloignés, sans excepter le véridique et naïf Belloni, et ce célèbre Fernaô Mendez Pinto, portugais, quelquefois trop ami du merveilleux : son ouvrage a été traduit en français par un certain Silveira (1 vol. in-4°).

Ces rapides indications suffiraient, à la rigueur, pour les langues et les choses orientales; mais pour les autres langues, quelle mine inépuisable!

Les seuls catalogues des libraires de sciences de la prodigieuse Allemagne (et quelquefois un seul de ces catalogues est un gros vol in-8°, petit caractère, comme j'en ai plus d'un), ceux de la fameuse foire *biblique*, qui se tient annuellement à Leipzig, et les nombreux traités de bibliographie publiés depuis Haller, suffiraient *ad satietatem;* mais n'allons pas si loin. On pourrait extraire du Dictionnaire historique de M. Dezeimeris et de celui d'Eloy (édition en 3 gros vol. in 4°), qui n'est pas toujours à dédaigner malgré ses fautes et le dédain affecté de

M. Dezeimeris; on pourrait, disons-nons, extraire de ces deux onvrages beaucoup de notices sur des médecins russes, polonais, hollandais (pour ceux-ci, Eloy surtout est précieux). Brokaus et Avenarius (de Paris publient, depuis quelques années, un catalogue très-remarquable de la librairie en France. On consulterait encore avec intérêt le journal de la librairie de Beuchot, celui de (de Genève) qui analyse les ouvrages, celui de la librairie française et étrangère de Treüttel et Würtz, et enfin *le bibliographe* ou revue de bibliographie universelle qui contient les analyses de tout ce qui se publie dans l'univers, en sciences, lettres ou arts, par un Italien qui a récemment ouvert à Paris un salon littéraire très remarquable, où l'on trouve tous les principaux journaux et revues littéraires et scientifiques de tous les pays du monde, etc., etc.

Mais je m'arrête..... quoique je sois loin d'avoir épuisé mon sujet.

FIN.



Questions tirées au sort.

SCIENCES ACCESSOIRES.

Des Rubiacées et des médicaments fournis par cette famille.

La famille des rubiacées de Jussieu (*Tetrandia monogynea de L.*) est une de celles qui contiennent les plantes les plus utiles en médecine.

Les différentes espèces de quinquina et d'ipécacuanha avec lesquelles on peut soulager ou guérir, suffisent pour le prouver, ainsi que le café.

On peut administrer le quinquina en nature, mâché pour activer, dissous dans la salive, les forces de l'estomac, en poudre, en électuaire, en bols, en infusions à froid, en décoction, en extrait, en sirop, en vin ou œnolite, en teinture, et enfin dans l'alcali qu'il fournit, et qui, combiné avec l'acide sulfurique, forme ce sel si utile.

On se sert de l'*ipécacuanha* (cephœlis) comme du quinquina. Cette plante a pour principe actif l'émétine dont on se sert rarement, ainsi que de

l'extrait qui devrait être proscrit des officines, tant il est facile à s'altérer. L'ipécacuanha s'administre aussi en pastilles ; ce médicament est donné en poudre torréfiée, au Brésil, avec grand succès, dans certaines dysenteries rebelles des saisons chaudes. Les anciens faisaient déjà torréfier quelques médicaments, et entre autres la rhubarbe. Je ne parle pas des autres espèces d'*ipécacuanha*, parce qu'elles ne sont pas usitées en Europe.

On se sert du café cru concassé en décoction, et torréfié en infusion. On devrait se servir de l'infusion de ses fleurs qui sont très-odorantes, et de la décoction ou infusion des feuilles, et même des racines.

La *garance*, comme léger astringent, est presque inusitée.

SCIENCES MÉDICALES.

Des maladies des muqueuses dans les pays chauds.

Depuis la bouche jusqu'à l'anus une membrane revêt l'intérieur du corps, en donnant plusieurs ramifications aux différents sinus, prolongements, cavités, etc. C'est *la muqueuse* que l'on retrouve aussi dans l'appareil respiratoire et l'appareil génito-urinaire.

Cette membrane, quoique semblable partout sous le scalpel, est fort différente dans sa vitalité, sa sensibilité et ses fonctions.

Les maladies des muqueuses, depuis la simple inflammation et l'aphthe jusqu'au polype et au cancer, présentent une diversité infinie qui se complique encore davantage si l'on a égard à l'organe attaqué qu'elle revêt : le nez, la trachée, les bronches, l'estomac et les intestins, l'utérus, l'urètre, etc.

La sympathie des muqueuses avec le système nerveux tégumentaire est très-marquée et manifeste. Siége des fonctions très-actives et très-importantes, les muqueuses une fois malades dérangent toujours l'organisme ou l'influencent très-manifestement.

On peut déduire, de ce qui vient d'être dit très-succinctement, le rôle, le nombre et l'importance de ces maladies. La circonstance de leur apparition *dans les pays chauds* complique encore davantage cette question déjà trop vaste.

Les muqueuses, dans les pays chauds, au moins la gastrique, sont douées d'une vitalité bien plus marquée que celle des individus des pays froids.

Les épices, le piment entre autres, si souvent usités dans l'Inde et au Brésil, ne produisent que très-rarement des maladies, et encore faut-il faire un usage excessif de ces mets accompagnés de liqueurs alcooliques ou d'excès d'un autre genre.

Le piment est même nécessaire dans les pays chauds, il produit au-dedans l'excitation convenable pour faire équilibre avec l'excitation au-dehors.

Le traitement des maladies des muqueuses doit être aussi différent que le sont entre elles ces mêmes maladies.

Le traitement anti-phlogistique est en général le plus approprié.

On peut consulter sur les maladies des pays chauds, outre Lind et Dazille, déjà cités, Pison et Margrave, Pouppé, Desportes, Campet, et dernièrement M. Thévenot, ainsi que les auteurs qui viennent d'écrire sur les maladies de l'Algérie, etc.

SCIENCES CHIRURGICALES.

De la Rhinoplastie.

Rhinoplastie veut dire *art de former des nez*. Cet art est aussi ancien que le barbare usage qu'avaient certains rois d'Orient de couper le nez aux hommes en punition de crimes ou par droit de vainqueur. La rhinoplastie date donc des temps les plus anciens. Les Italiens de la Sicile (Branca, etc.) ont commencé à pratiquer la rhinoplastie en 1400. Tagliacozzi l'a propagée ensuite en 1500, et de nos jours, l'Allemagne (Dieffenbach) et la France

(Delpech, MM. Lisfranc et Serre) résout à l'envi des nez plus ou moins parfaits.

On se sert, pour cela, d'un lambeau de peau pris à la face, aux environs du nez, au bras ou *ailleurs*.

On a plusieurs méthodes pour opérer.

La méthode indienne consiste, ou dans la transplantation du nez que l'on greffe, ou dans l'implantation d'un morceau de peau disséqué dans le *bas des reins*, après avoir vivement frappé la partie.

Dans l'ancienne méthode italienne, on se sert du lambeau de peau pris sur un bras.

La méthode française consiste à rapprocher les bords mutilés, en faisant quelquefois des incisions près des oreilles (Velpeau), et à former ainsi, avec quelques lambeaux pris dans les environs, un nez nouveau.

Voltaire, qui a voulu tout examiner, a fait sur la rhinoplastie les vers suivants :

Les Esculapes d'Etrurie
Réparaient tous les nez perdus :
Par une nouvelle industrie,
Ils vous prenaient adroitement
Un morceau du c... d'un pauvre homme,
L'appliquaient au nez proprement ;
Enfin, il arrivait qu'en somme,
Tout juste à la mort du prêteur,
Tombait le nez de l'emprunteur ;
Et souvent dans la même bière,
Par justice et par bon accord,

On remettait, au gré du mort,
Le nez auprès de son derrière.

Dictionnaire philosophique.

C'est Labat qui les cite dans son *Traité de la rhinoplastie.*

ANATOMIE ET PHYSIOLOGIE.

Du Somnambulisme.

On appelle *somnambulisme,* la singulière aptitude qu'ont certains individus pour marcher en dormant, sans avoir la conscience de ce qu'ils font.

Le mot *somnambulisme* a, en réalité, une signification plus étendue que la précédente; on dit somnambules, non-seulement les personnes qui marchent en dormant, mais aussi celles qui écrivent, composent, corrigent, font des vers, de la musique, et jusqu'à des calculs mathématiques des plus compliqués, et tout cela sans en avoir la conscience.

Le somnambulisme n'est pas, rigoureusement parlant, un état maladif, ni même un état à craindre, si ce n'est par les dangers qu'il peut occasionner à celui qui marche sans voir, ou par la fatigue qui succède à cet état.

Depuis Aristote jusqu'à nos jours, la cause du

somnambulisme a restée et reste dans les *desiderata* de la science.

« *E perguntae aos sabios da Escritura*,
« *Que segredos saô estes de Natura.* »

Le somnambulisme peut être produit par le magnétisme animal : j'ai vu des malades de M. Kühnholtz présenter, dans cet état déterminé par ce docte médecin, des phénomènes vraiment surprenants. Louis XIV consultait Bossuet, qui avait écrit contre les spectacles, pour savoir s'il pouvait y aller. *Sire*, répondit l'illustre prélat, *il y a de grands exemples pour et de fortes raisons contre* (1). C'est tout ce que je sais sur le sommeil magnétique. Je ne nie, ni n'affirme ; il faut l'étudier.

« *Il est encore plus absurde de nier ce qu'on n'entend pas que de le croire* », dit un spirituel auteur français (2).

Le somnambulisme est indubitablement, ou un des plus puissants agents de la nature, ou une des plus risibles jongleries. Vaut-il la peine d'examiner ce qui ne peut être qu'une grande et utile vérité, ou une imposture avec laquelle on abuse les crédules?...

(1) *Voy.* Eloge de Bossuet par d'Alembert.

(2) Doutes sur différentes opinions reçues dans la société, 2 vol. in-18. Londres, 1784, pag. 7 du tome Ier.

FIN.

FACULTÉ DE MÉDECINE
DE MONTPELLIER.

PROFESSEURS.

MESSIEURS :

CAIZERGUES, DOYEN.	*Clinique médicale.*
BROUSSONNET.	*Clinique médicale.*
LORDAT, PRÉS.	*Physiologie.*
DELILE.	*Botanique.*
LALLEMAND.	*Clinique chirurgicale.*
DUPORTAL.	*Chimie médicale et Pharmacie.*
DUBRUEIL.	*Anatomie.*
DELMAS.	*Accouchements.*
GOLFIN.	*Thérapeutique et matière médic.*
RIBES.	*Hygiène.*
RECH.	*Pathologie médicale.*
SERRE.	*Clinique chirurgicale.*
BÉRARD.	*Chimie générale et Toxicologie.*
RENÉ.	*Médecine légale.*
RISUENO D'AMADOR.	*Pathologie et Thérapeutique gén.*
ESTOR.	*Opérations et Appareils.*
BOUISSON, *Ex.*	*Pathologie externe.*

Professeur honoraire : M. AUG.-PYR. DE CANDOLLE.

AGRÉGÉS EN EXERCICE.

MESSIEURS :

VIGUIER.
BERTIN,
BATIGNE.
BERTRAND.
DELMAS FILS.
VAILHÉ.
BROUSSONNET FILS, *Ex.*
TOUCHY.

MESSIEURS :

JAUMES.
POUJOL.
TRINQUIER, *Examinateur.*
LESCELLIÈRE-LAFOSSE.
FRANC.
JALLAGUIER.
BORIES.

La Faculté de Médecine de Montpellier déclare que les opinions émises dans les Dissertations qui lui sont présentées, doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.